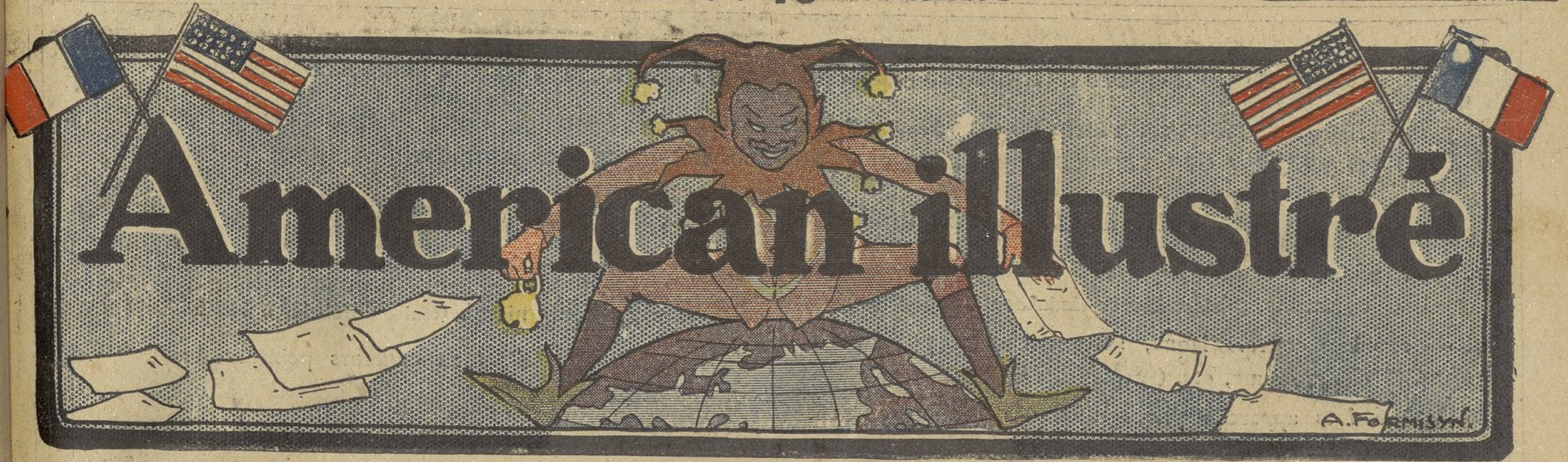
American illustré : journal universel hebdomadaire de la famille et de la jeunesse

LE SEUL JOURNAL DONNANT 16 PAGES ILLUSTRÉES GRAND FORMAT DONT 8 EN COULEURS

Première année. N° 4

Le numéro : **10 centimes**

Samedi 20 Juillet 1907



JOURNAL UNIVERSEL HEBDOMADAIRE DE LA FAMILLE ET DE LA JEUNESSE

ABONNEMENTS ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ **Un an : France, 6 francs. Étranger, 8 francs.**

PARIS
NEW-YORK

○ ○ ○ ○ ○ **RÉDACTION ET ADMINISTRATION**
10 – rue de l'Université. — Paris. ○ ○ ○ ○ ○ ○

L. FORTON

SERAPHIN LARICOT. — La plus invraisemblable aventure qui me soit arrivée... c'est d'avoir eu un prix de beauté... à un concours de bébés.

DATE DE CLOTURE DU CONCOURS : 1er SEPTEMBRE

Nos lecteurs nous sauront gré de retarder à cette date la réception des réponses, ce qui permettra à tous de profiter des vacances pour rechercher les solutions demandées.

PREMIÈRE LISTE DES LOTS OFFERTS AU CONCOURS

1. — 250 lots, commodes laquées à 3 tiroirs, avec assortiment de savons. **(Maison Bleuze-Hadancourt, parfumeur.)**
2. — 120 lots coffrets laque, savons, essence pour mouchoir, crème, etc. **(Parfumerie Coudray.)**
3. — 6 lots appareils photographiques Sinnox 9×12. **(Maison Jougla.)**
4. — 3 lots bicyclettes l'Aigle.
5. — 14 montres nickel. **(Maison Debrie, à Montdidier.)**
6. — 100 lots : boîtes 12 couleurs peinture émail " *La Pastorine.* "
7. — 100 coffrets parfumerie. **(Parfumerie Esthétique de Paris.)**

Dans les prochains numéros, nous continuerons de publier la liste des lots au fur et à mesure de nos achats.

NOTRE GRAND CONCOURS

PLUS DE 100.000 FRANCS DE PRIX IMPORTANTS

Voiturette automobile, **Pianos**, Bicyclettes,
Machines à coudre, Phonographes, Meubles, Fusils, Montres, American Diabolos, etc., etc.

PLUS DE **10.000** RÉCOMPENSES

PREMIÈRE QUESTION : *Quel est le plus grand éléphant ?*
DEUXIÈME QUESTION : *Quelle est la plus haute girafe ?*
TROISIÈME QUESTION : *Quel est le chiffre de solutions justes que nous recevrons ?*

Conditions du Concours et Méthode de Classement des Solutions.

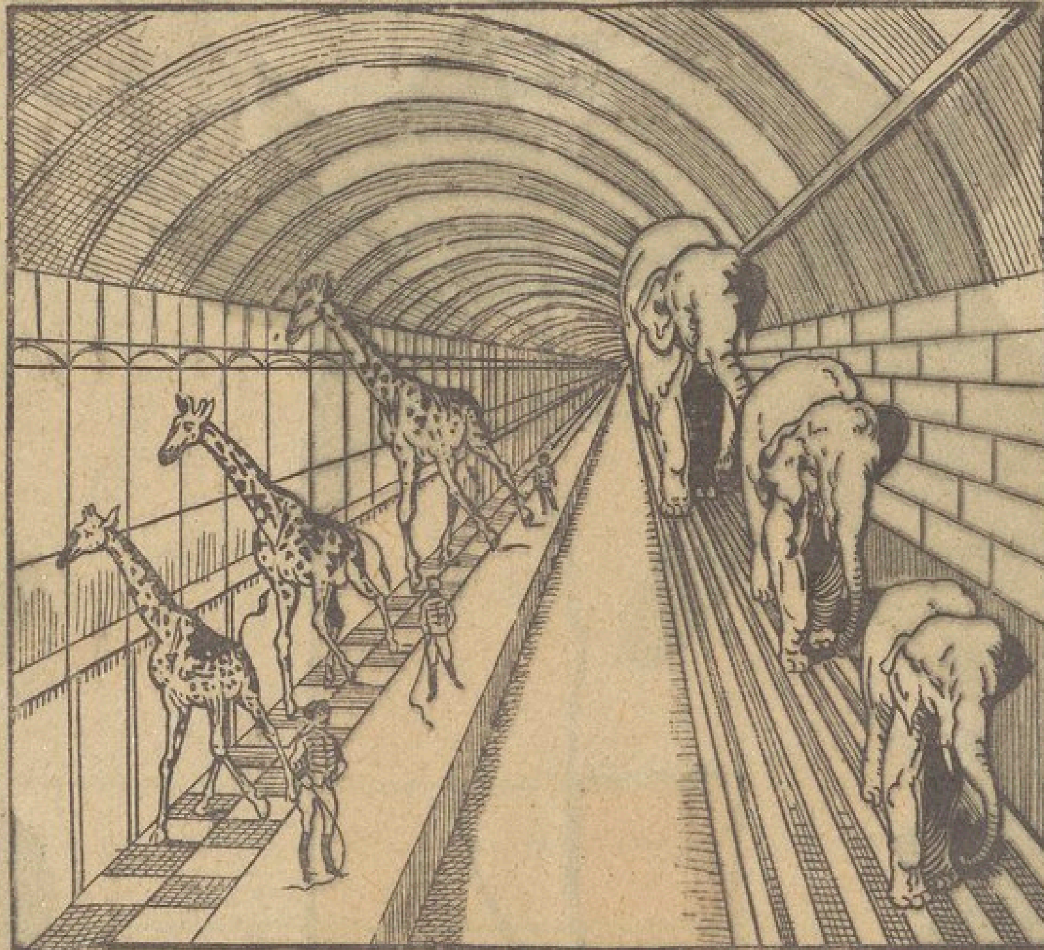
Nous avons décidé de faire le classement de la manière suivante :

Les concurrents devront nous dire combien ils estiment que nous recevrons de solutions justes.

Le chiffre que chacun indiquera servira de numéro d'ordre à sa solution.

Le concurrent dont le numéro d'ordre sera le plus rapproché du chiffre exact des solutions reçues sera proclamé premier ; celui qui, après lui, sera le plus proche sera proclamé second. Ainsi de suite.

Les 500 premiers auront le droit de choisir leurs prix dans la liste des objets qui sera publiée ultérieurement.


Indiquer 1, 2 ou 3, en partant du premier plan en bas.

Le premier choisira d'abord et ainsi de suite en éliminant, bien entendu, les lots choisis par les premiers gagnants.

Toutes les solutions justes seront récompensées, quand même il y aurait plus de 10.000 gagnants.

Tout le monde peut participer au concours, mais il est indispensable de nous envoyer à chaque fois le bulletin rempli ci-dessous.

Il ne sera répondu à aucune demande de renseignements, et nous ne tiendrons aucun compte des lettres ne remplissant pas les conditions stipulées.

D'autres avis seront publiés dans les prochains numéros de ce journal, notamment la liste des prix et la date de clôture du concours.

Bulletin à détacher et à envoyer rempli.

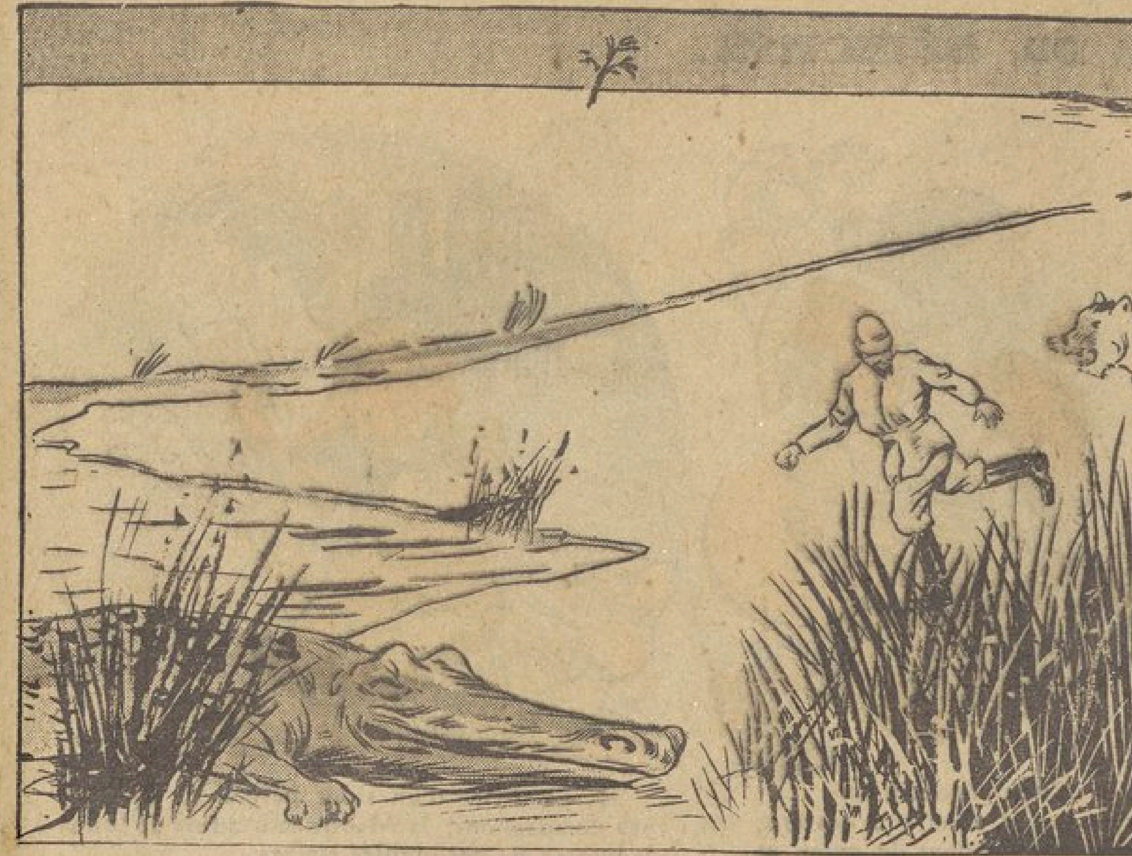
GRAND CONCOURS
OUVERT PAR
"American Illustré"

Adresser les bons remplis à M. le Directeur d'AMERICAN ILLUSTRÉ, 10, rue de l'Université, Paris.

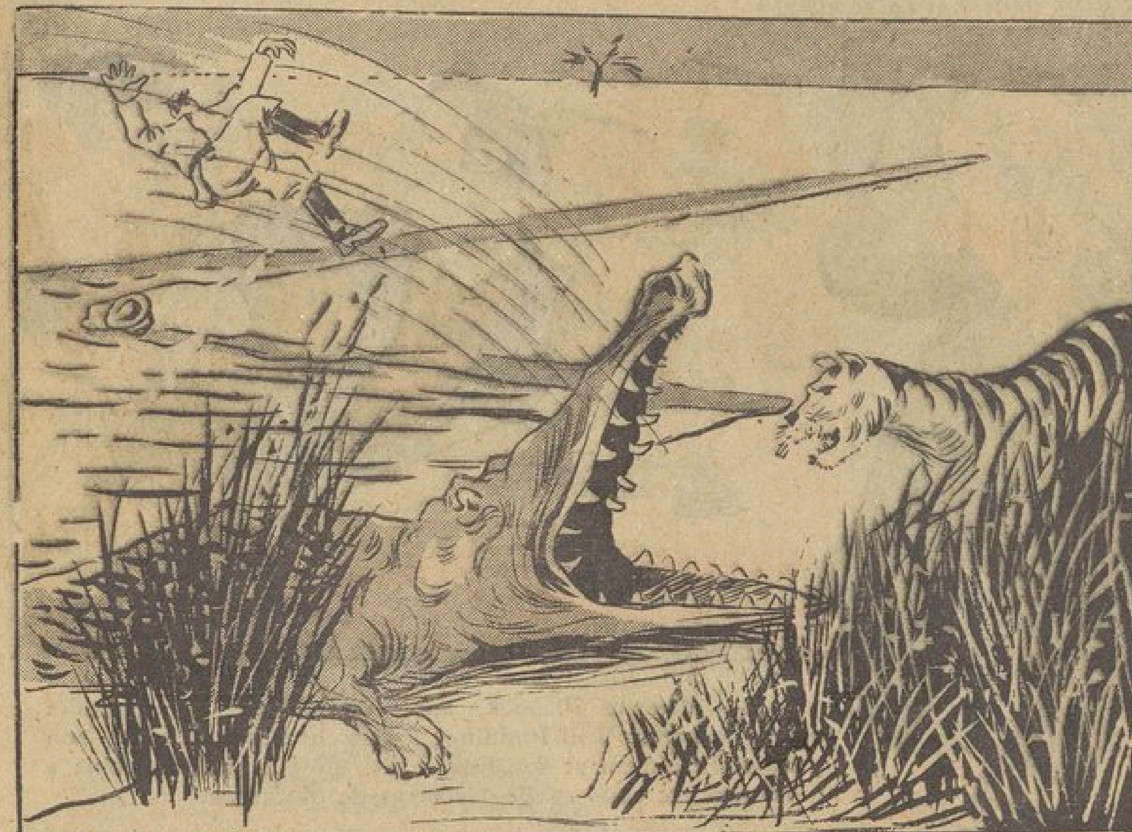
Le plus grand éléphant est le n° ....
La plus haute girafe est le n° ....
Je prédis que vous recevrez .... *de solutions justes.* (*Ecrire en lettres.*)
Nom du concurrent : M ....
Qualité ou profession : ....
Adresse exacte et complète : ....

N° 4.

COMMENT MARIUS FUT SAUVÉ, par SAM









UN PETIT LAPIN DE MILLE GUINÉES

Lord Borough habitait presque toute l'année un château placé sur les bords de la Tamise, à quelques milles de Londres. De goûts simples, il avait l'habitude l'aller souvent à la ville à pied et sans suite.

Étant un jour sur la route, il vit venir à lui un homme mal vêtu qui portait un panier.

— Milord, lui dit cet homme, voulez-vous m'acheter un joli petit lapin blanc ?

Lord Borough fait un signe négatif et, sans proférer une seule parole, il poursuit son chemin. L'inconnu le suit et d'un ton singulièrement autoritaire :

— Milord, reprend-il, vous n'allez pas refuser de m'acheter mon petit lapin blanc ?

— Je n'ai que faire de ton lapin ! répond lord Borough assez surpris aussi, mon ami, laisse-moi continuer ma route.

— Je suis pourtant convaincu, milord, que vous allez m'acheter mon lapin ! insiste l'homme au panier.

En achevant ces mots, il sort un pistolet qu'il appuie sur la poitrine du lord.

— Allons, avoue celui-ci, je vois bien qu'il faut que je l'achète. Pourquoi ne t'es tu pas expliqué plus clairement, au premier abord ? Et puis, quel prix demandes-tu de ton lapin ?

— Pour vous, milord, c'est mille guinées.

— Mille guinées !... un lapin ? Mais il est en or ?

— Pas du tout : en chair et en os. Mille guinées, vous dis-je, par un schelling de moins.

Et ce disant, le misérable avait armé son pistolet et son doigt était sur la détente.

— Sans doute, reprit lord Borough, peu rassuré par l'attitude décidée de son vis-à-vis, tu auras mille guinées, mais tu comprends que je n'ai pas cette somme sur moi.

— Je m'en doute bien, mais votre signature me suffit : votre banquier paiera sans hésiter.

— Ma signature ? objecte lord Borough. Mais pour cela il faudrait...

— Du papier, de l'encre, une plume ? En voici, milord, j'ai songé à tout.

Le noble lord, ne voyant que trop qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se défaire de ce singulier marchand de lapins, fait un billet, payable à vue au porteur, de la somme exigée, et se met en devoir de reprendre son chemin. Mais l'inconnu se jette au-devant de lui, toujours le pistolet à la main :

— Où allez vous donc, milord ?

— J'allais à Londres.

— Eh bien ! vous n'irez pas à Londres aujourd'hui ; vous allez retourner à votre château, c'est moi qui vais à Londres... pour toucher les 1,000 guinées chez votre banquier. Vous devez vous douter que je n'ai pas besoin de votre présence là-bas pour terminer cette affaire. Adieu, milord, voilà votre route et voici la mienne.

Lord Borough crut prudent de ne pas prolonger inutilement une discussion qui ne risquait que de tourner mal pour lui ; il s'achemina donc tristement vers son château avec le panier contenant le lapin blanc. Arrivé chez lui, il ne confia à personne la mésaventure dont il venait de payer tous les frais, car il ne tenait pas qu'on se moquât, même secrètement, de lui.

***

Dix ans après cette aventure, lord Borough était à Londres et parcourait à pied, selon sa coutume, les rues de cette ville. Une magnifique boutique de bijoutier, superbement éclairée, rutilante de mille joyaux divers, attira ses regards.

La figure du marchand soudain le frappe ; il le considère un moment et bientôt l'homme au lapin blanc de jadis revient à son esprit.

Voulant douter encore, lord Borough entre et demande à voir quelques bijoux nouveaux.

A la première parole du marchand, tous les doutes disparaissent subitement, il reconnait son voleur. Mais que faire ? Comment le dénoncer, l'accuser, sans témoins et sans preuves ? Le lord se retire perplexe, sans avoir manifesté aucun soupçon, et il rêve toute la nuit aux moyens de ravir son argent.

Le lendemain matin, vêtu très simplement et portant un petit panier sous le bras, il se présente à la boutique, à l'heure où on l'ouvre, et demande à parler au marchand.

On le fait aussitôt passer dans l'arrière-boutique, où il trouve le bijoutier.

— Monsieur, dit lord Borough, dès qu'il se vit seul avec lui, ne voudriez-vous pas acheter un petit lapin blanc ?

Le marchand ouvre de grands yeux et le regarde fixement.

— Je suis convaincu, reprend le pseudo-marchand de lapins, que vous allez, sur-le-champ, m'acheter mon petit lapin blanc.

En même temps, il lui présente le canon d'un pistolet.

— Très volontiers, dit le bijoutier saisi d'effroi · combien votre lapin ?

— Le prix coûtant, mille guinées !

— Ah ! le double si vous voulez ! s'écria le marchand en tombant à genoux et en lui tendant un portefeuille. Mais, au nom du ciel, ne me perdez pas !

Touché de ses larmes et de son repentir et plus encore de l'aspect d'une jeune femme et de deux enfants qu'il apercevait dans la boutique, lord Borough se contenta de reprendre ses mille guinées dans le portefeuille.

— Mille guinées, c'est peu pour moi, dit le marchand. Avec l'argent que je vous ai si singulièrement *emprunté*, j'ai entrepris un commerce où mes bénéfices ont surpassé toutes mes espérances.

Lord Borough prit alors dans le portefeuille mille autres guinées, qu'il fit distribuer le lendemain entre les hospices de Londres. Il jura au marchand, avant de s'éloigner, de ne jamais révéler cette aventure. Il tint parole. Elle ne fut découverte plus tard que grâce à des papiers trouvés chez lui, après sa mort.

Jean ROSNIL.

On a conduit le cheval chez le maréchal-ferrant. L'enfant de la maison qui a accompagné le cocher, s'adresse au maréchal qui taille le sabot du cheval.

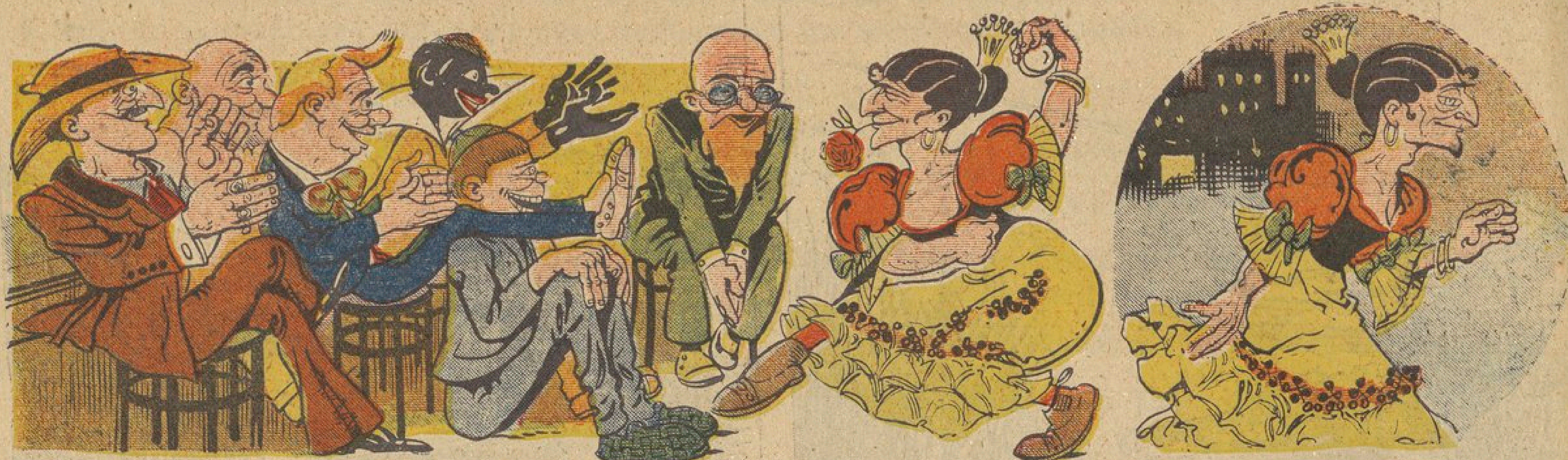
— Je l'dirai à papa en rentrant !

— Quoi donc, mon petit ?

— Que vous n'aviez pas des fers qui lui allaient et que vous lui avez raccourci les pattes pour leur mettre de vieux fers.

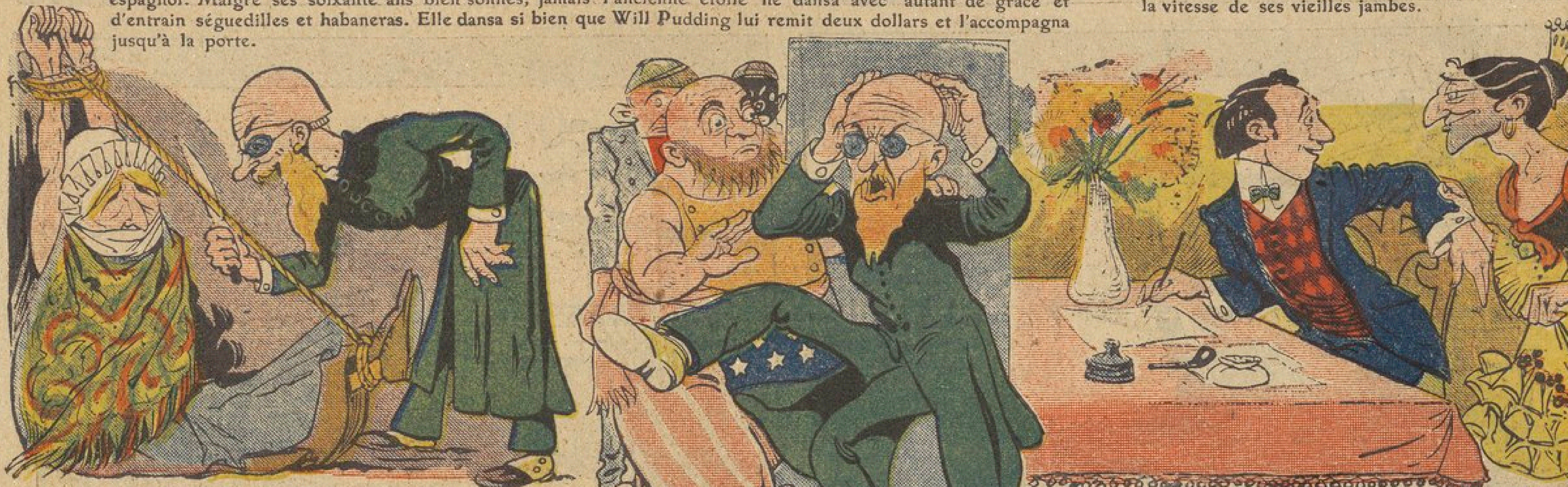
4. — THOMAS PICOOCK, détective, par Harry NARTH

LES LIEUTENANTS DU DÉTECTIVE



32. — Will Pudding pérorerait encore pour la plus grande édification de son régiment de bandits, si la porte ne s'était ouverte pour laisser entrer la Macarona, plus pimpante que jamais dans son costume espagnol. Malgré ses soixante ans bien sonnés, jamais l'ancienne étoile ne dansa avec autant de grâce et d'entrain séguedilles et habaneras. Elle dansa si bien que Will Pudding lui remit deux dollars et l'accompagna jusqu'à la porte.

33. — Prise d'un subit besoin de quitter ses compagnons, la Macarona s'enfuit de toute la vitesse de ses vieilles jambes.



34. — Will Pudding alors proposa d'aller voir la bonne tête que devait faire Thomas Picoock ligoté dans sa cave. Toute la bande se rendit dans le souterrain. Le chef se mit en devoir de couper les liens qui entravaient le détective.

35. — Le bandit poussa un cri d'horreur. La vieille femme qui gisait inanimée sur le sol de la cave n'était pas Thomas Picoock : c'était la Macarona que le détective avait dépouillée de ses vêtements pour s'en revêtir et qu'il avait affublée de sa propre défroque à lui.

36. — Thomas Picoock, après avoir dansé la séguedille devant la bande Will Pudding, arriva chez Sam Howard, son premier lieutenant et son bras droit, qui eut quelque peine à le reconnaître sous ce déguisement de Macarona.



37. — Sam Howard fut mis par son chef au courant de l'affaire Bartlett-Joë Scheffield. Sur-le-champ, les deux policiers élaborèrent un plan qui devait les amener à la découverte des coupables.

38. — Et pour commencer, ils se déguisèrent en apaches et il aurait fallu un œil exercé pour les reconnaître sous cet accoutrement.

39. — Ils sortirent de chez eux et s'acheminèrent vers les quartiers de l'Est-dettew-York où sont les gens de mauvaise vie.



40. — Puis ils entrèrent dans un bar saloon tenut par un ancien détective retraité. Ils se firent servir des boissons glacées en attendan l'arrivée de Fouinard, le second lieutenant de Thomas Picoock.

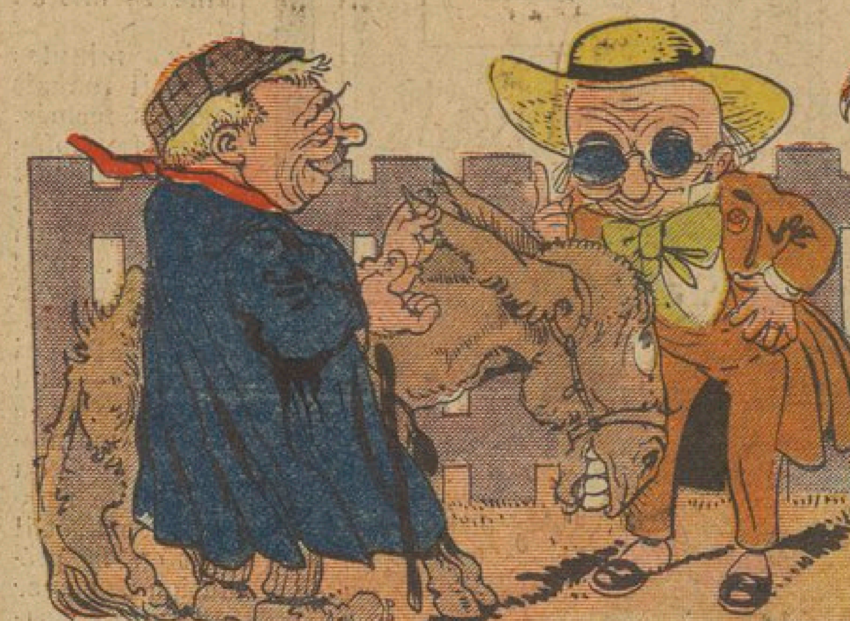
41. — Fouinard ne tarda pas à arriver et fut immédiatement initié à la grande affaire dont les trois policiers avaient à s'occuper et dans laquelle la bande Will Pudding allait jouer un rôle considérable. La lutte est engagée. Que va-t-il advenir? C'est ce que nous saurons la prochaine fois.

(*A suivre.*)

ZOOLOGIE HUMORISTIQUE, par THOMEN



1. — Le savant naturaliste Plaisi-Auzor, après avoir pâli sur des tas de vieux bouquins remplis de science et de microbes, en arriva à cette conclusion que rien ne devait être plus facile que de corriger la nature chez les animaux, ainsi que les horticulteurs le font pour les fleurs.



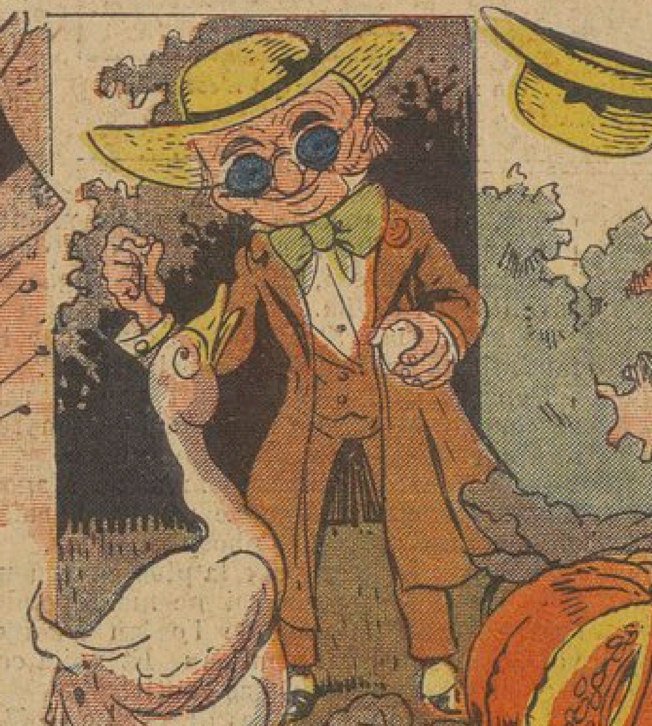
2. — Il alla donc s'établir à la campagne dans une jolie propriété et s'empressa d'acheter au père Martin un amour de petit baudet d'une intelligence au-dessus de la moyenne.



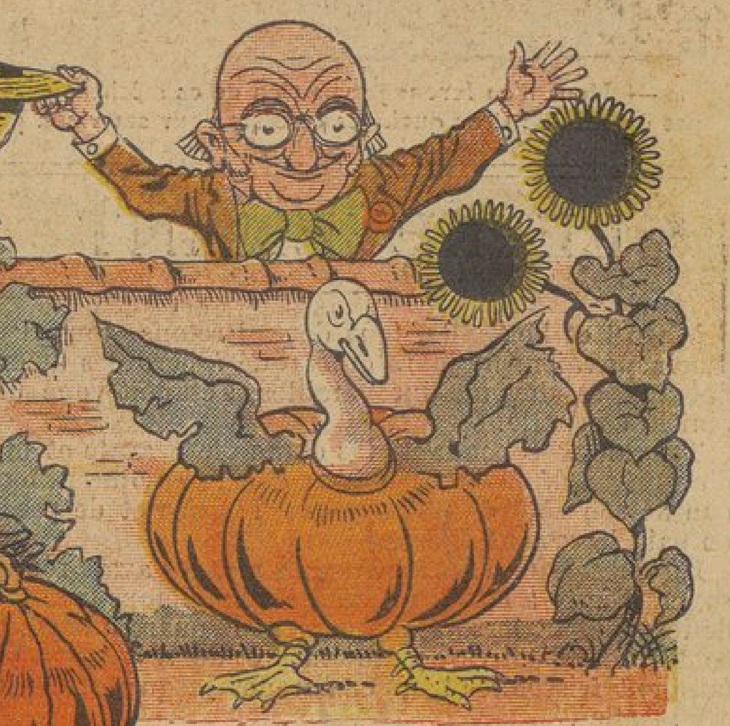
3. — Le savant, à l'aide d'une seringue Pravaz, fit au baudet, sur chaque côte, des injections sous-cutanées de couleur brune.



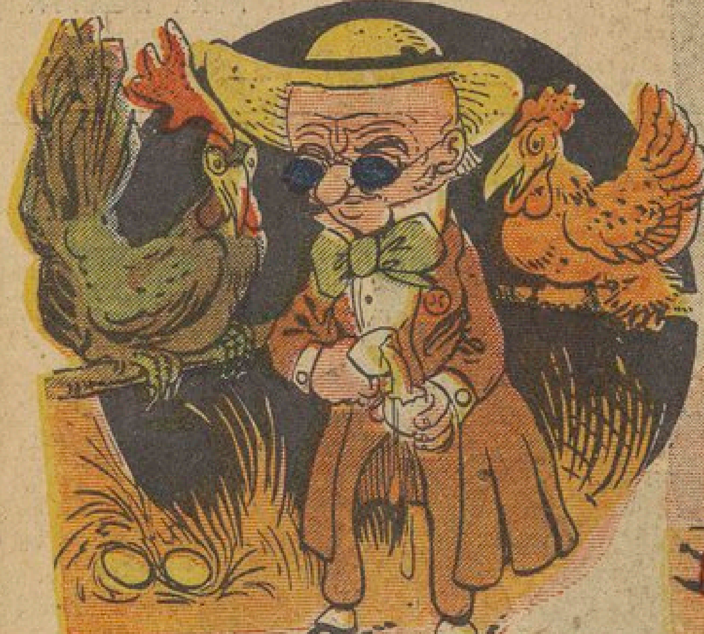
4. — Ainsi, le petit baudet devint un magnifique zèbre. Et non seulement il avait acquis la belle robe rayée de l'animal exotique, mais encore sa vitesse à la course. L'âne-zèbre semblait un piètre résultat à Plaisi-Auzor qui voulait plus encore.



5. — Un jour, il fit un petit trou dans un œuf d'oie, y mit deux graines de potiron et reboucha le trou. La mère l'oie fut chargée de couver l'œuf.



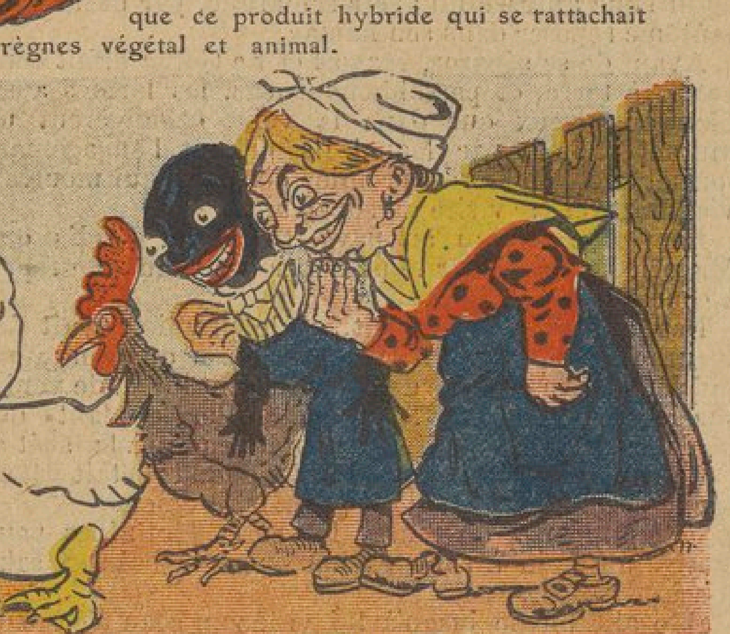
6. — Et voici ce qui en sortit: *l'oie-citrouille*. Voilà certes un beau résultat que ce produit hybride qui se rattachait aux règnes végétal et animal.



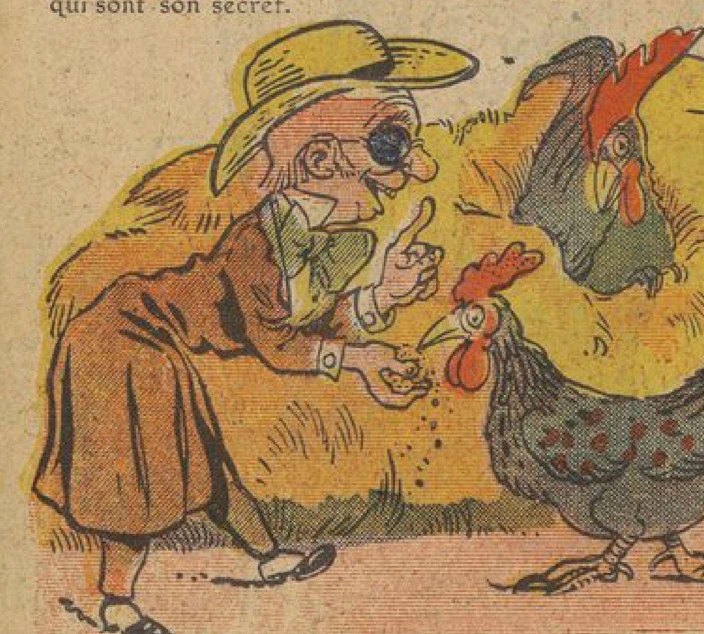
7. — Un autre jour, le savant mélangea la moitié d'un œuf de canard et la moitié d'un œuf de poule, dans des conditions spéciales qui sont son secret.



8. — Ce nouvel œuf composé fut couvé et il en sortit le *coq-canard*, bel animal qui d'emblée se fit de terribles ennemis dans la basse-cour. Où la jalousie va-t-elle se nicher !



9. — La vieille servante Jérémie et Boule-de-Cirage le valet de chambre en sont épatés et prédisent à leur maître un joli succès au prochain Comice agricole.

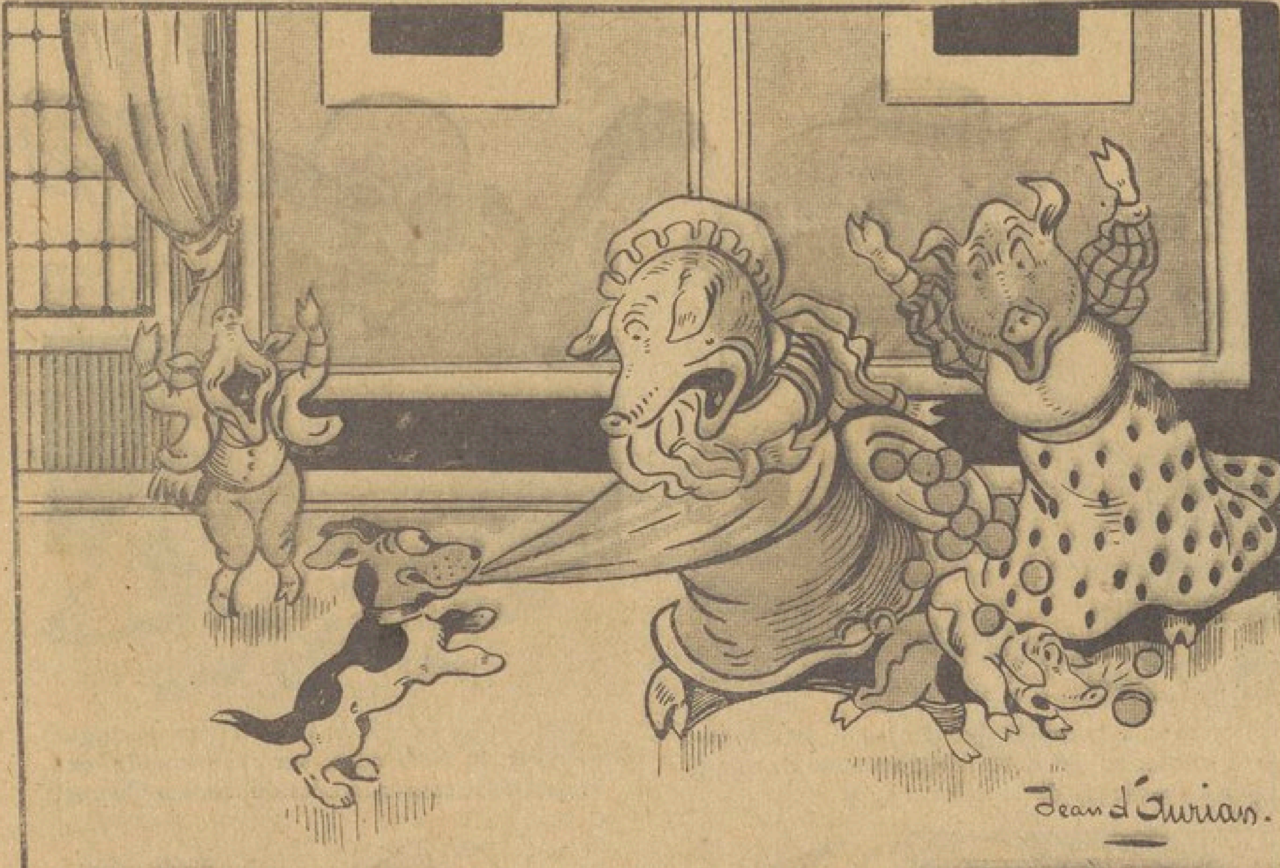


10. — Mais voici mieux encore. A l'aide de deux œufs soudés ensemble et communiquant entre eux par un petit trou, le savant naturaliste a obtenu la *poule à deux têtes* qui a ceci de particulier : quand une tête est occupée à picorer les grains, l'autre tête pond les œufs et réciproquement. L'ennui est que cet animal est obligé de rester toujours à la même place. En effet, chacun des deux côtés de l'animal voulant marcher droit devant lui, est retenu par l'autre.



11. — Et maintenant, Plaizi-Auzor vous présente sa dernière création : le *Paon-Portrait*. Par une savante disposition des plumes lorsque le paon est tout petit, le naturaliste arrive à donner à la queue de cet animal faisant la roue l'apparence d'une figure. Attendez-vous à voir encore d'autres créations de Plaizi-Auzor dont l'imagination fertile est servie par la plus sûre science.

DOLÉANCES, par JEAN D'AURIAN



— Nous n'en ferons jamais rien de ce méchant paresseux.... Un mauvais gamin qui n'est même pas capable de tirer quelques carottes pour ses vieux parents...

LE REVENANT

Magoël et Le Goffic, tous deux Bretons, tous deux marins, avaient toujours embarqué à bord des mêmes bateaux, et, devenus inséparables, s'étaient voué une amitié éternelle.

Tous deux cependant, las d'une vie errante et mus d'un même désir de repos bien gagné, résolurent chacun de son côté de prendre leur retraite et de passer en paix le restant de leurs jours.

Disons ici que l'habitude de la mer les avait rendus superstitieux à l'excès; ç'avait été longtemps leur plus délicat plaisir, lorsqu'ils prenaient le quart à bord, de conter des histoires de fantômes et de revenants, qui faisaient frissonner leurs camarades jusqu'au tréfonds des moelles.

L'un d'eux s'était même couché sur le plancher du pont toute une semaine, parce que Magoël lui avait assuré une après-midi avoir remarqué, par hasard, un fantôme reposer dans son hamac.

Avant de se séparer, Magoël et Le Goffic firent bombance à terre, et passablement gris, les larmes aussi bien aux yeux que dans la voix, échangèrent un mutuel papier, par lequel ils prirent l'engagement formel que l'ombre du premier des deux qui mourrait viendrait rendre visite au survivant.

Le Goffic, revenu au pays, se maria, tandis que Magoël, las de frotter le plancher des veaux, se reprit à courir les aventures.

Des années se passèrent, et le premier avait des sueurs froides, quand il venait à penser que son camarade était bien capable de mourir avant lui, et de venir, sur le coup de minuit, lui chatouiller la plante des pieds, car Magoël avait toujours été enclin à la facétie.

Le Goffic était un mari modèle, quand il était gagné par la sobriété; mais elle le gagnait rarement.

Sa femme usa de toutes les ruses féminines pour mettre un frein à son penchant pour la boisson, sans succès d'ailleurs.

Elle alla même jusqu'à lui vider un seau d'eau sur la tête, pour le dégriser; mais, comme il lui fit, ce soir-là, passer le restant de la nuit à la belle étoile, elle renonça à ce procédé.

Les choses en étaient là, quand Magoël, revenant d'aventure au pays, crut devoir rendre visite à son ancien camarade.

C'était un samedi soir, et Mme Le Goffic était seule au logis. Magoël se montra fort civil et reçut les confidences de la pauvre femme qui se plaignit amèrement de son ivrogne de mari.

— Quand il va rentrer, dit-elle, il sera tellement ivre qu'il pourrait bien se figurer que c'est votre fantôme qui revient... il serait même bien capable d'en mourir de peur!

Magoël se gratta la tête un instant, puis, machiavélique, murmura :

— Et pourquoi ne pas lui laisser croire que je suis mon fantôme? Ça lui fera peut-être du bien, et on pourrait lui faire croire que je reviens de l'autre monde pour lui conseiller de ne plus boire comme il le fait.

Mme Le Goffic sauta sur l'idée et il fut convenu entre eux qu'elle donnerait la clé de la maison à Magoël qui reviendrait sur les trois heures du matin, sans faire de bruit.

— Et moi, fit l'ancien matelot, je tremperai ma casquette et mes cheveux dans l'eau. Comme ça Le Goffic croira que je reviens du fond de la grande tasse. Seulement je vous recommande, ma bonne dame, de bien cacher pelles et pincettes, car s'il s'apercevait de la plaisanterie, qu'est-ce que je prendrais pour mon rhume!

Magoël partit sur cette dernière et judicieuse recommandation et Mme Le Goffic s'en fut coucher.

Il était minuit passé depuis longtemps, quand son mari fit une rentrée incertaine au domicile conjugal, et non sans peine se mit au lit.

Dix minutes après, il ronflait à poings fermés.

Mme Le Goffic bientôt entendit un grognement qui n'avait rien d'humain, mais qui lui révéla la présence de Magoël. Celui-ci glissant — tel une ombre — se tenait maintenant au pied du lit. Sa tête ruisselait d'eau, et il avait eu la précaution de passer sa figure au phosphore, ce qui lui donnait une lumineuse mais fort hideuse apparence.

Les grognements répétés de Magoël ne parvenant pas à sortir Le Goffic du sommeil de l'innocence, il eut recours à des rugissements tels que le pot à eau lui-même se prit à frémir dans la cuvette.

Il geignit, toussa, siffla, grogna, rugit sans parvenir à réveiller Le Goffic.

— Non, mais alors! est-ce que pour le réveiller il faudrait une sirène de transatlantique?

Cependant, Le Goffic finit par se retourner dans sa couche, et sur un ton dénué de tendresse intima à sa tendre moitié de cesser de ronfler.

A ce moment un grognement de Magoël le réveilla tout à fait et il aperçut le revenant, ruisselant d'eau, enveloppé d'un nimbe phosphorescent.

— Magoël, de sa voix la plus caverneuse, clama :

— Le Goffic, pourquoi ne me réponds-tu pas? Je suis venu du fin fond de l'océan Pacifique pour te voir, comme c'était convenu. Et voilà comme tu me reçois! C'est vraiment pas gentil!

La tête enfouie sous les draps, Le Goffic ne put que lui souhaiter un adieu rapide. La peur l'avait complètement dégrisé et il tremblait de tous ses membres.

— Aussitôt noyé, mon pauvre vieux, je me suis souvenu de ma promesse et, au lieu de rester bien tranquille au fond de la mer, je suis venu te voir.

— C'est bien aimable à toi, Magoël. Je te remercie, mais, allons, adieu, mon vieux!

Mme Le Goffic, qui s'était reprise, crut devoir continuer la farce et s'écria :

— Mais enfin, tou de même, as-tu bientôt fini de parler tout haut, comme ça? Il n'y a pas moyen de dormir! Qu'est-ce que tu as à rêver?

— Rêver? clama Le Goffic toujours sous les draps. Je le voudrais bien! Tu ne le vois donc pas?

— Qui?... quoi?

— Le fantôme!... le fantôme de mon vieil ami, de cet animal de Magoël qui...

— Tu rêves. Il n'y a rien du tout ici. Tiens, regarde plutôt!

Son mari risqua un œil, et poussant un nouveau cri, rentra vivement la tête sous les draps.

— Le Goffic! appela une fois encore la voix caverneuse.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

— Ta femme ne peut me voir ni m'entendre, mais je suis ici tout de même. Regarde!

— Mais oui, je t'ai vu! N'insiste pas!

— Oui, oui; toi, tu es bien couché au chaud dans ton lit, tandis que je gèle au fond de la mer. Ah! dans l'autre monde j'en ai appris de belles sur ta conduite. Il paraît que tu te grises comme une grive! que c'en est scandaleux! Tu vas me jurer que tu ne toucheras plus une goutte de cidre, de vin, de bière, d'alcool, d'apéritifs, de pousse-cafés et de rincettes?

Le Goffic jura ce qu'on voulut, étendant même la main.

— Et tu sais, si tu manques à ton serment, tu es fichu. Le Père Eternel vient de faire cadeau à Gripiche de l'âme et du corps de tous ceux qui auraient doublé le cap de la centième cuite... As-tu compté combien de fois?...

— Fichtre non! Seulement je ne dois pas être loin de compte.

— Alors! mon vieux, à bientôt... on se reverra là-bas!

Quelques instants après, Magoël disparut aussi silencieusement qu'il était venu, tandis que Le Goffic claquait des dents et grelottait de peur sous les draps.

— Est-il parti? risqua-t-il à sa femme.

Et comme elle dédaignait de répondre à un ivrogne qui rêvait de fantômes et parlait à haute voix en dormant, il aperçut à travers les volets le jour qui venait à poindre.

Sûr alors que le revenant avait regagné le royaume des ombres et le fin fond de l'océan Pacifique, il se leva en toute hâte, et, sans prendre même le temps d'enfiler ses vêtements, il courut à sa cave, en remonta un tonneau de cidre et le vida scrupuleusement sur l'évier de sa cuisine.

Jamais plus Le Goffic ne but d'autre boisson que de l'eau pure... Jamais plus, d'ailleurs, il ne revit Magoël!

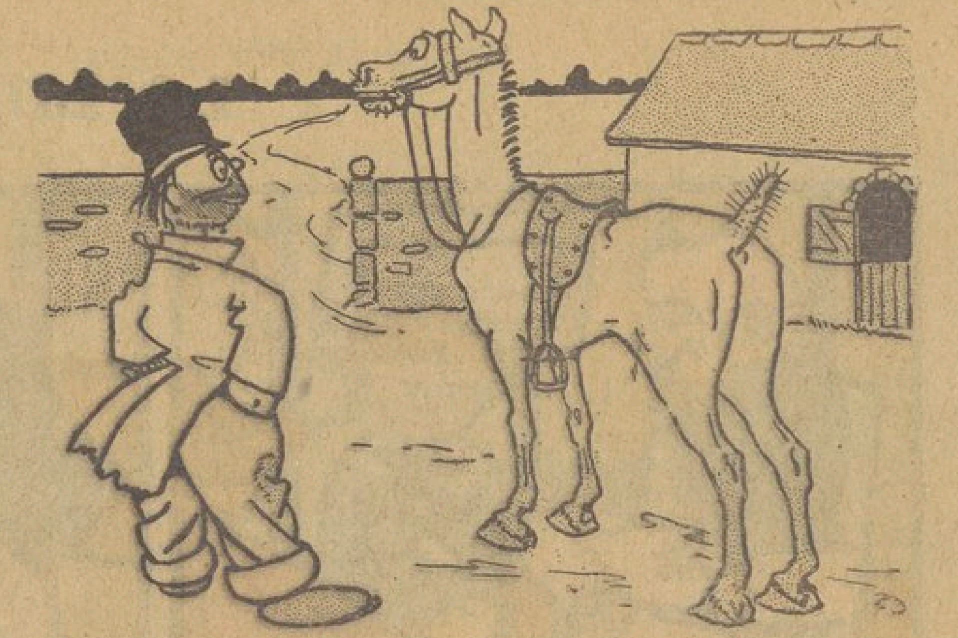
H.-R. WŒSTYN.

TOUT S'EXPLIQUE, par S. D'ALBA



— Qu'il est fier, Baluchon....
— Tiens! toujours rasé de frais...
— Oh! pour ce que cela lui coûte! son beau-frère est tondeur!..

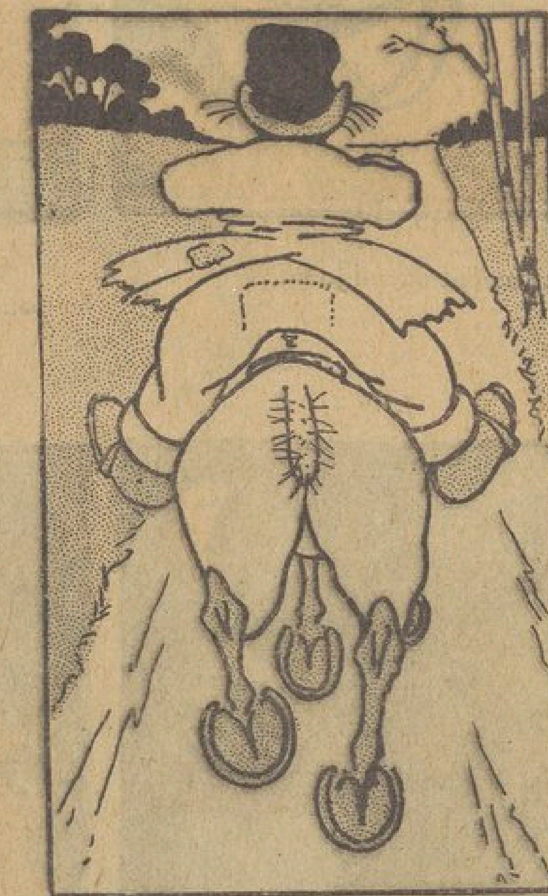




1. — Un jour, Laricot aperçoit dans la cour d'une ferme un cheval tout sellé et veut s'en rendre propriétaire. Quoique n'en ayant jamais monté..



2. — ... Laricot enfourche l'animal et se met en route. Il part...



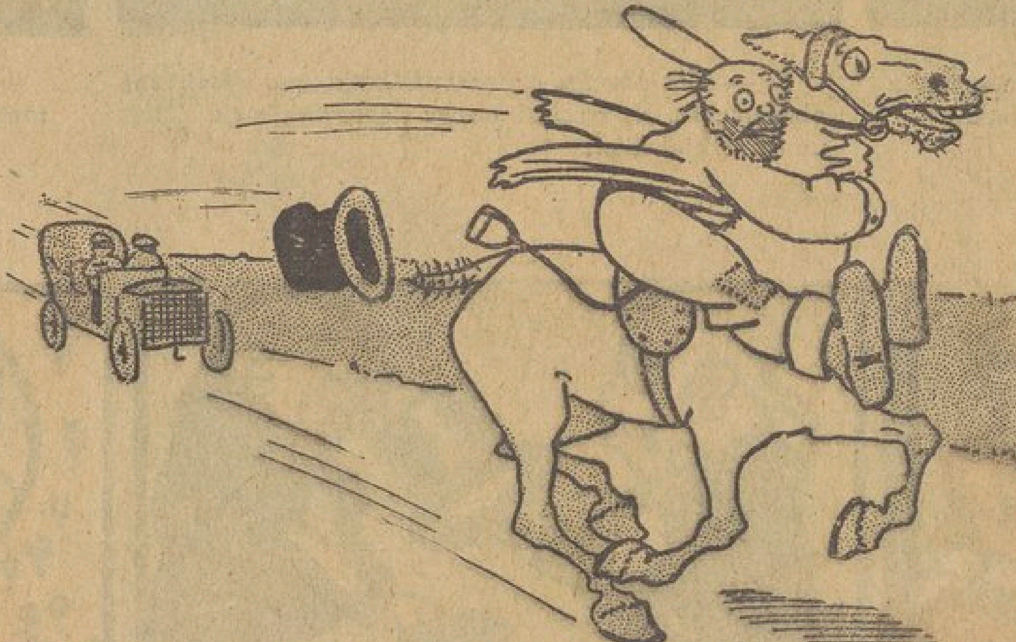
3. — ... et s'enhardit au trot



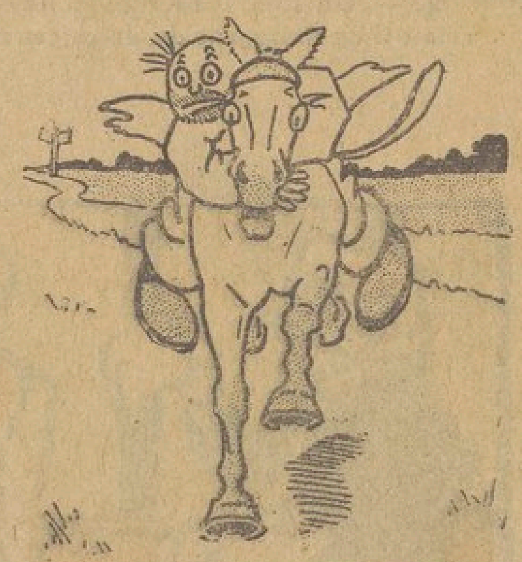
4. — Pour un début, tout allait bien, lorsque Laricot aperçoit un auto qui arrive à toute vitesse.



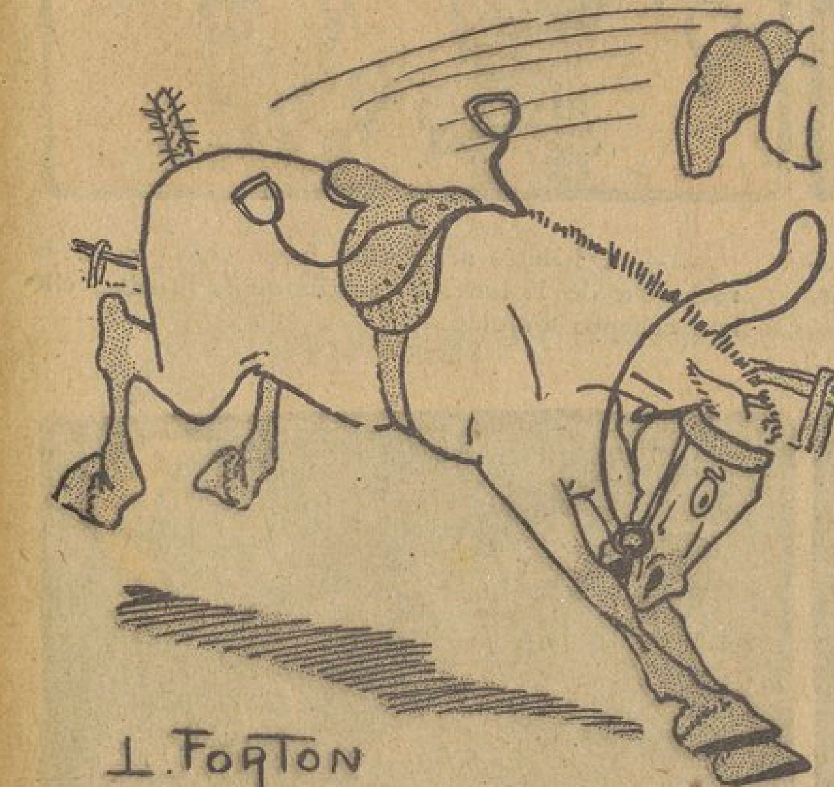
5. — Effrayé par cette brusque apparition, le cheval s'arrête net, refuse d'avancer et, sans crier gare, fait demi-tour...



6. — ... Vert de peur, Laricot...



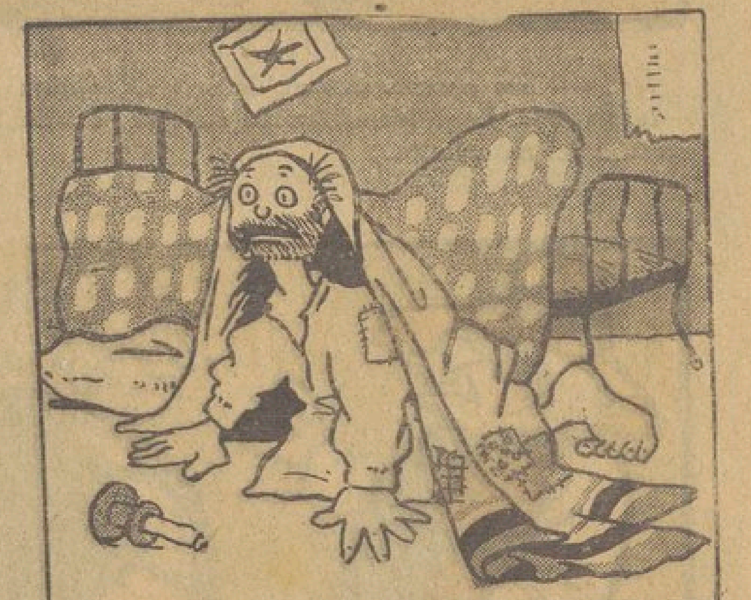
7. — ... se cramponne comme il peut après la crinière du cheval qui s'élance à travers champs.



8. — Après une demi-heure de galopade effrénée, Laricot, à moitié mort, voit avec terreur que son cheval se dirige droit en plein précipice. D'un bond, il vide...



9. — ... les étriers... et tombe dans l'abîme. Voulant faire connaître aux échos que sa dernière heure est venue, Laricot pousse un cri formidable, et...



10. — ... se réveille en sursaut, tout stupéfait de se trouver en vie et dans sa chambre. Tout cela n'avait été qu'un vilain cauchemar.

POUR MAIGRIR

Effrayé de son embonpoint précoce, un de nos peintres les plus distingués montait à cheval depuis deux mois dans le but de se faire maigrir.

Il se pèse et constate qu'il a engraissé de deux kilos. C'est son cheval qui a maigri de trente livres. Cette découverte a été pour lui un trait de lumière. Dorénavant c'est lui qui portera le cheval.

LA LUNE, par DEPAQUIT



1. — M. et Mme Zéphirin étaient en admiration devant leur fils Georges.



2. — Ils ne lui refusaient aucun jouet,..



3. — ... Au grand détriment des voisins d'au-dessous et des voisins d'au-dessus.



4. — Un soir, il aperçut la lune. « Je la veux! » cria-t-il en désignant du doigt cet astre blafard.



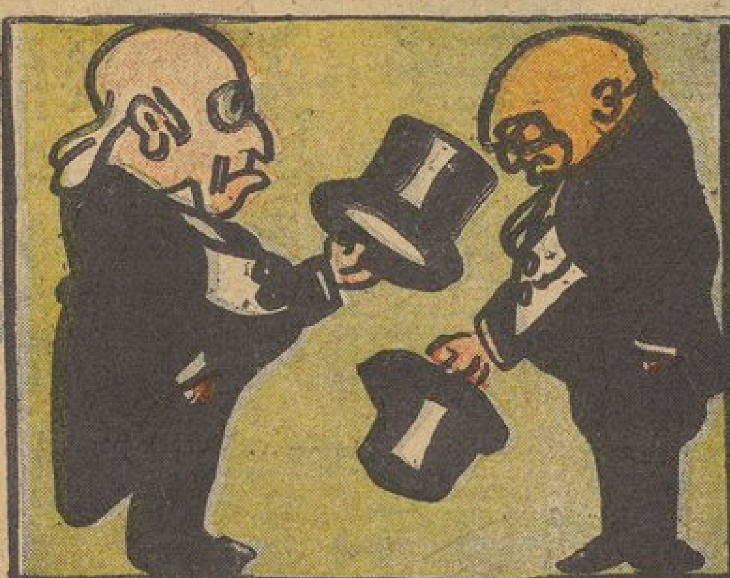
5. — Les parents crurent d'abord que c'était une plaisanterie. Ils rirent à gorge déployée; mais c'était un désir bien réel.



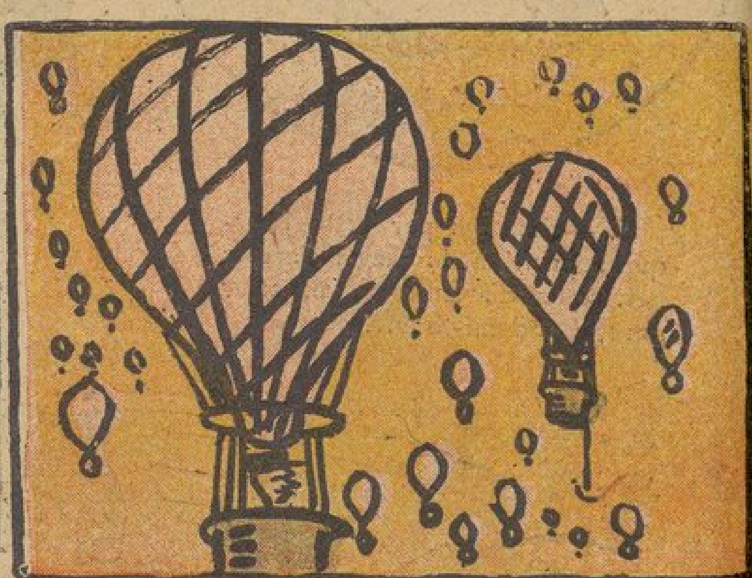
6. — Si réel même que, n'ayant pu le réaliser, il tomba malade. Il dépérissait à vue d'œil.



7. — Ses parents étaient dans la désolation des désolations. Leur blanchisseuse était sur les dents à cause des mouchoirs.



8. — Les princes de la science, appelés en consultation, y perdirent leur latin, ce qui fut bientôt fait.



9. — D'habiles aéronautes furent envoyés à la recherche de la lune. Si subtils qu'ils fussent, elle leur échappa toujours.



10. — « Moi, dit un jour le vieux jardinier, je me fais fort de la lui faire avoir, la lune! »

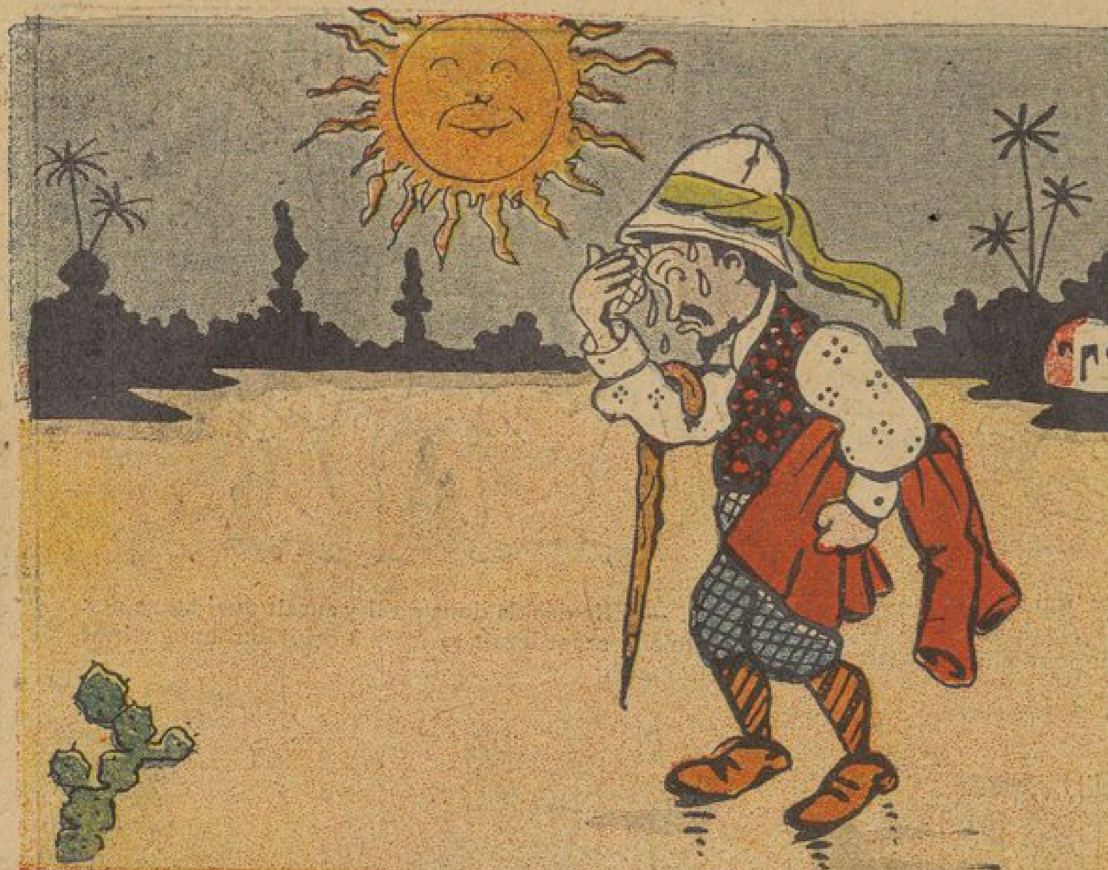


11. — Ayant posé un grand seau d'eau froide dans le jardin à l'heure du lever de la lune, elle s'y refléta parfaitement.

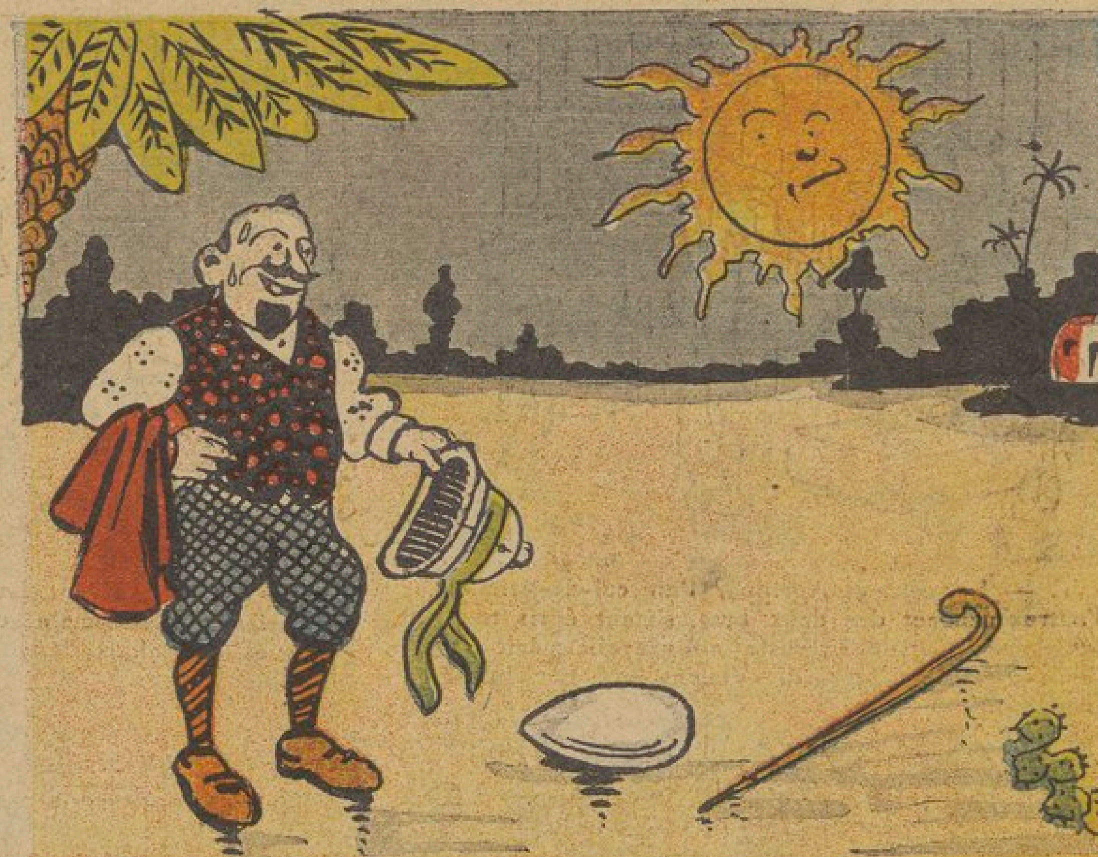


12. — Et ayant saisi Georges, il le plongea la tête la première dans le seau, en disant : « Tu veux avoir la lune, la voilà! » Et depuis cette bonne douche, il fut guéri et ne demanda plus jamais que des choses raisonnables.

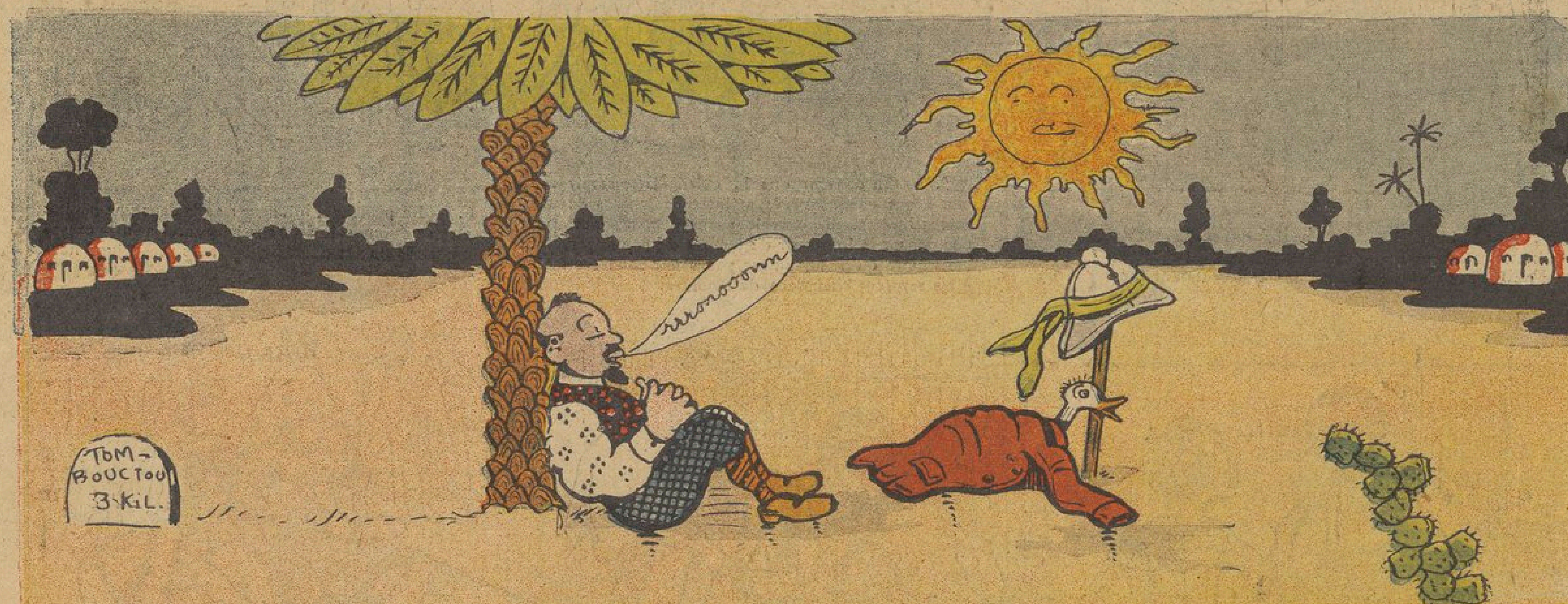
PENDANT LA SIESTE, par TYBALT



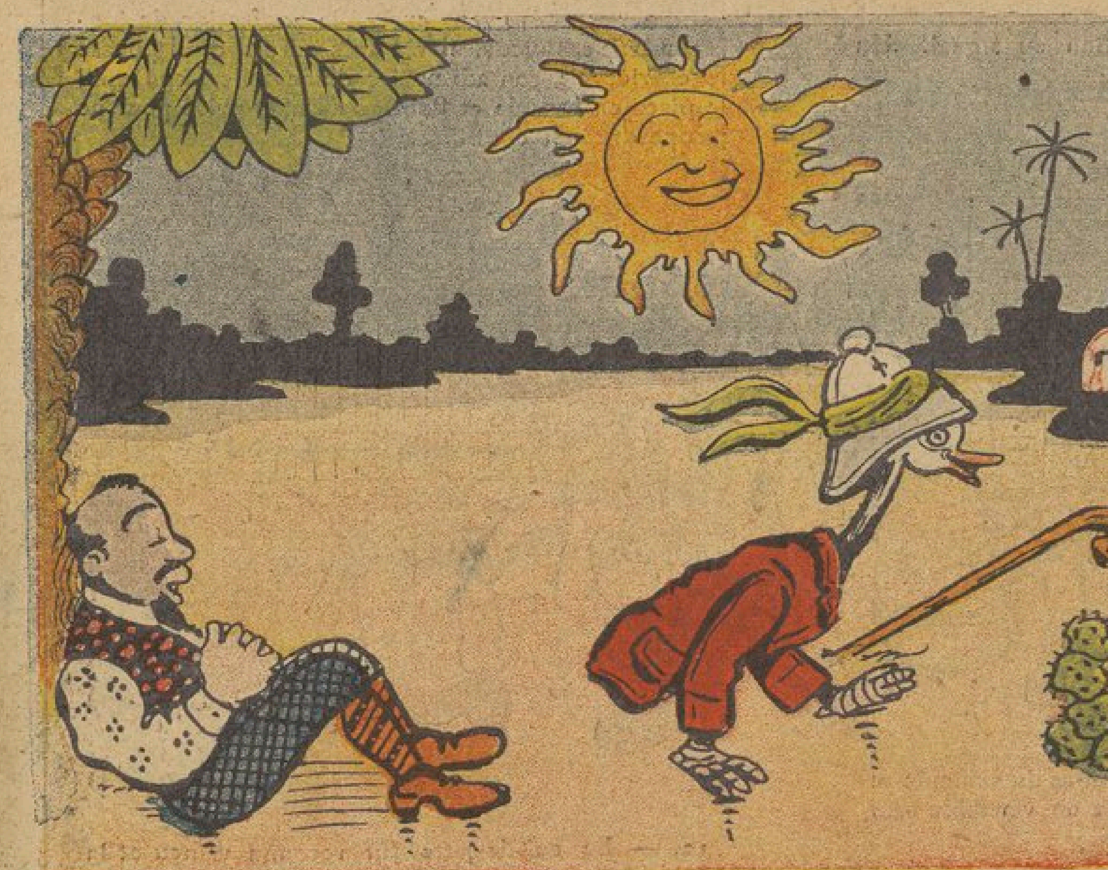
1. — Fatigué par l'ardeur du soleil, l'explorateur...



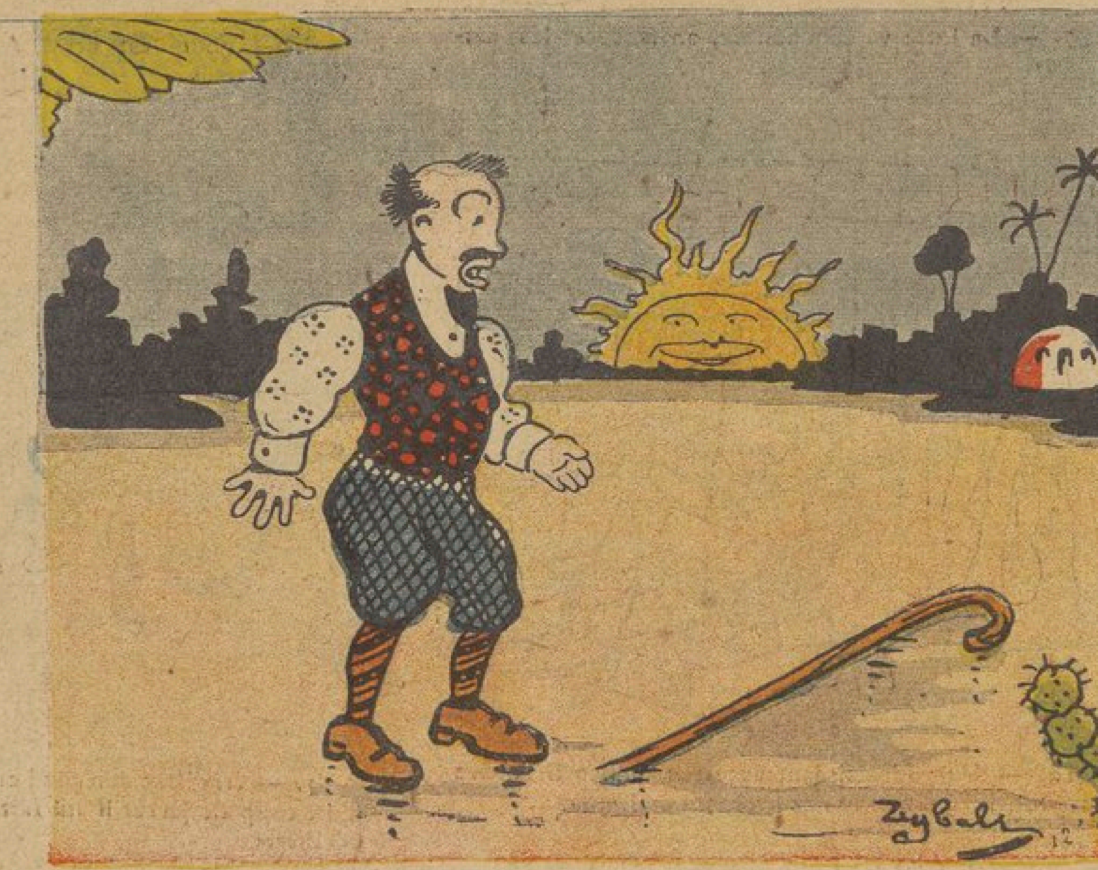
2. — ... Marius décide de profiter de l'ombre d'un palmier pour se reposer ; il pose sa veste sur un œuf d'autruche qui se trouvait à proximité...



3. — ... afin de la point salir et s'endort... Le soleil se joint à la chaleur de la veste et favorise l'éclosion de l'œuf, duquel une petite autruche sort bientôt... En remuant ses pattes pour se dégager...



4. — ... l'autruche les glisse dans les manches de la veste du dormeur, puis d'un coup de tête involontaire s'empare de sa coiffure et, ainsi accoutrée, s'éloigna.



5. — ... Ce qui fait que le dormeur en s'éveillant quelques heures apres ne put que constater la disparition de ses vêtements et mit ce larcin sur le compte des voleurs nègres.

TROP DE ZÈLE

Rosalie casse, en l'empaquetant, le vase de Sèvres que sa maîtresse, la marquise de Saint-Palanquin, destinait à la baronne Polka.

— Maladroite ! dit la dame, dont l'avarice est bien connue. Enveloppez tout de même l'objet et expédiez-le; de cette façon, la baronne croira qu'il s'est brisé en route.

Tête du baron Polki et de la baronne Polka quand ils reçoivent le vase divisé en débris, dont *chacun* est soigneusement empaqueté.

COMBAT DE COQS, par S. D'ALBA



1. — Latrotte et Agrippa, l'un cul-de-jatte et l'autre manchot des deux bras, s'étant épris tous les deux de Mlle Lacruste affligée elle-même de deux pattes de homard, s'étaient juré une haine implacable.

2. — Un jour, c'était Latrotte qui la demandait en mariage; le lendemain, c'était Agrippa; l'un et l'autre étaient jaloux, la situation pour elle devenait intenable.

3. — Elle décida donc qu'il y aurait duel entre eux et qu'elle accorderait sa main à celui qui en sortirait vainqueur.

4. — On institua quatre témoins qui se mirent en communication pour régler les conditions du combat. Ce ne fut pas chose aisée, car les armes étaient inégales.

5. — On convint que le cul-de-jatte serait attaché à une corde qui le maintiendrait dans de certaines limites, il pourrait avancer et reculer pour compenser la longueur de jambes de son adversaire ; mais pour qu'il ne puisse pas saisir avec ses mains elles seraient chaussées de souliers.

6. — Le manchot, lui, serait assis dans une sébille fixe et se défendrait avec ses jambes. La lutte cesserait quand l'un des deux belligérants serait jugé hors de combat.

7. — La lutte va commencer, on mesure les distances

8. — Tout est prêt. Attention au signal. Un deux... trois...

9. — A la première passe, le manchot est saisi par le cou; mais ayant exercé la profession de jongleur avec ses pieds, il est très adroit et il pousse le chariot de son adversaire d'une telle façon qu'il le place en bascule et l'oblige à lâcher prise pour ne pas perdre son équilibre.

10. — Puis le saisissant avec ses jambes il l'attire vers lui, lui bourre le nez avec ses moignons...

11. — ... glisse son pied en dessous du véhicule et d'un coup de jarret il lui fait faire un véritable saut périlleux.

12. — Le cul-de-jatte fut reconnu vaincu et la belle accorda sa main à l'heureux vainqueur

— Pour sûr j'ai au moins un os cassé dans le cerveau, vu que quand je remue c'est comme si quelqu'un d'autre y m'flanquait un coup d'genou quelque part.
— Il faut prendre un bon bain de pieds, père Jocquot.

— Euh ! mon gnieu! Ah ! la la la !
— Eh ! pourquoi cela vous ennuie-t-il à ce point?
— Euh ! j'vas vous dire : c'est que jamais jusqu'ici j'navions pris un remède

Les Aventures de Joë Kirby

PREMIÈRE PARTIE

Comment je devins détective.

I (*Suite.*)

— Vous demandez d'où vient ce singulier colis qui se trouve dans votre valise.

— Ma valise?

— Oui, docteur. Veuillez prendre la peine de tourner la tête de ce côté. Ce sac de voyage est bien à vous, n'est-pas?

Et il le soulevait par l'une de ses poignées.

— Comment! — s'écria mon père dont la pâleur s'accentua si possible, — on a ouvert ma valise? Qui s'est permis cette indiscrétion? Est-ce vous, Joë?

— Non, père.

— C'est une indignité !

— Personne ne se serait permis de l'ouvrir, docteur. Elle était telle quelle sur cette table, quand les agents sont venus. Et c'est sur la déclaration qu'ils ont faite du contenu que l'on m'a envoyé ici.

— Le contenu!... Il y est?... non dépaqueté?

— Pardon! dépaqueté.

— Je suis perdu! — murmura mon père. Apportez-le-moi, monsieur, je vous prie... je tiens à m'assurer...

Le détective prit la valise, la présenta large ouverte, laissant à nu le petit cadavre.

Mon père poussa un cri terrible.

— Qu'est-ce? Un enfant mort! je deviens fou! Joë ! Joë! Je deviens fou, mon garçon ! Au secours! Où suis-je. Tout tourne autour de moi. Emmène-moi d'ici... Joë... mon fils!

Et se dressant d'un bond sur son lit, tout d'une pièce, comme mû par un ressort, le bras de nouveau tendu vers la porte close, il cria :

— Encore le fantôme! Chassez-le, au nom du ciel! Joë ne le laissez pas s'approcher. Chassez-le!

Puis, se ravisant :

— Ah! non, non, Joë. Vous ne pouvez pas le chasser. Ce serait curieux et lamentable si vous chassiez le fantôme. Ah ! mon fils, l'heure est venue, l'heure prédite par l'Évangile : « Il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Et il retomba lourdement sur sa couche, en poussant un long et sinistre éclat de rire.

— Il est fou! — dit Jameson. — Je n'ai plus rien à faire ici, adressez-vous à un aliéniste. Rappelez-vous, jeune homme, que vous me devez dix dollars.

II

DOUBLE DÉSASTRE

— Eh bien! — me dit l'officier de police, — ce praticien me paraît tout à fait pratique et n'oublie pas que les affaires passent avant les sentiments. Dix dollars! Il aurait pu tout aussi bien en demander vingt. Je croyais que les médecins ne faisaient pas payer leurs visites aux confrères.

Mais je ne l'écoutais pas, je ne remarquais même pas qu'il s'était installé dans un fauteuil et avait allumé un cigare; je me sentais devenir fou moi-même, promenant mes regards du visage convulsé de mon père au cadavre de l'enfant.

Il ne portait aucune trace de violence. C'était un petit garçon, bien constitué, qui, je l'ai dit, paraissait âgé de trois mois environ et dont la figure donnait tous les signes d'une mort naturelle et sans douleur; mais on sait que la mort imprime sur ceux qu'elle frappe une sorte de sérénité.

Assis près du lit, je me creusai vainement la tête, cherchant à éclaircir le mystère qui m'entourait, mais aucune lueur ne perçait dans ces ténèbres.

Mon père paraissait plus calme. Je lui pris la main, sans que d'abord il opposât de résistance; il me sembla même qu'il me répondait par une faible pression; mais tout à coup, sans tourner la tête, sans me jeter un regard, il se mit à faire des signes comme s'il traçait dans l'air des mots cabalistiques, murmurant des paroles inintelligibles parmi lesquelles je distinguai les mots *cercueil*, *résurrection*.

Je savais mon père très pieux; il appartenait à une des nombreuses sectes répandues dans New-York, et l'une des plus rigides, et où le dogme de la résurrection de la chair, ainsi qu'il est enseigné dans le culte catholique, est rayé du rituel.

Que venaient faire dans son cerveau les pensées de cercueil et de résurrection?

Je posai la main sur son front brûlant. Il la repoussa et, se dressant, cria de nouveau, le bras tendu vers la porte :

— Le voici ! le voici ! chassez le fantôme!

Rien de plus douloureux pour un cœur aimant (et j'aimais tendrement mon père) que d'assister à la débâcle de la raison chez un être qui vous est cher.

— Père, calmez-vous, il n'y a là personne. Revenez à vous.

— Paroles inutiles, — dit l'officier de police, — ce que vous répétez là ne sert de rien. Il ne se calmera que dans un *asylum*... s'il se calme jamais... à moins qu'il ne simule la folie.

— Que supposez-vous? — m'écriai-je indigné. — pourquoi simulerait-il la folie? Apprenez que c'est un honnête homme.

— A mon tour de vous dire de vous calmer, jeune homme, — répondit froidement le policier. — Vous défendez votre père, c'est votre devoir. Mais moi, homme de police, je n'ai pas les mêmes motifs que vous. Mon premier devoir est d'être méfiant. Puis apprenez ceci pour votre gouverne : l'on débute généralement dans la vie par être honnête, par marcher dans la ligne droite jusqu'à ce qu'on rencontre le pavé auquel on se heurte et l'ornière dans laquelle on tombe. Alors la culbute. Tel que vous me voyez, jeune homme, je connais dans New-York quelques centaines, pour ne pas dire quelques milliers de personnages qui occupent les plus hautes situations et qui sont les pires gredins.

— Ce n'est pas le cas de mon malheureux père, répliquai-je. — Il est victime d'une effroyable fatalité.

— Je ne porte aucun jugement sur lui; je ne le connais pas ; je ne vois que le fait brutal : un cadavre d'enfant dans une valise, un cas de folie subite, vraie ou feinte, une chambre hermétiquement close et dont il a fallu, pour y pénétrer, forcer la serrure. L'enquête nous éclairera.

Le malade continuait à battre la campagne, répétant des mots sans suite, lorsque le magistrat arriva accompagné d'un greffier.

Après avoir constaté l'état de mon père et celui du petit cadavre, il se fit donner des détails par l'officier de police, s'assura que personne n'eût pu entrer ni sortir par la fenêtre, et examina soigneusement la chambre et le mobilier qui se composait d'un large lit de cuivre, d'une table de nuit avec une lampe électrique, d'une de ces chaises longues appelées *rocking chairs*, de deux fauteuils, d'une commode à psyché : à côté la salle de bains, le lavabo, et le water-closet... disposition particulière à toutes les chambres d'hôtel et qui permet au voyageur de ne pas sortir de sa chambre, même pour mettre, le soir, ses chaussures à sa porte, car une petite niche pratiquée dans le mur et qui s'ouvre sur le couloir facilite de les prendre et de les rapporter.

Si je donne ces détails c'est pour bien montrer que, d'aucune façon, mon père n'avait été obligé de sortir ni d'ouvrir sa porte.

Le *coroner* fit transporter l'enfant à l'hôpital voisin pour qu'on en fît l'autopsie. Ce transport s'opéra avec le plus grand soin et la plus complète prudence pour ne pas jeter l'effroi ni attirer le discrédit sur l'hôtel. Aucun des voyageurs ne sut qu'un mystérieux et funeste événement s'était passé dans la nuit.

Le secret fut si bien gardé que, quand je sortis avec mon père qu'on était parvenu à calmer et qu'accompagnait un médecin aliéniste attaché au service de la Sureté, aucune des personnes qui se trouvaient dans le large couloir ne prêta la moindre attention. Dans ces couloirs, qui font à chaque étage le tour de ces gigantesques hôtels dont on ne peut se faire aucune idée sur le vieux continent, se trouve une double rangée de fauteuils où s'asseoient non seulement les clients qui s'y arrêtent, s'y promènent, y causent et y fument, mais les personnes étrangères; l'accès en est libre; entre et sort qui veut; tout est public, salons, bars, fumoirs, restaurant. Aussi nombre de ces pickpockets qu'on appelle *rats d'hôtels* s'y donnent rendez-vous.

Le petit cadavre remis dans la valise et confié à un agent en bourgeois passa donc inaperçu, de même que mon père qui descendit par l'ascenseur avec son escorte sans soulever la moindre attention. Il semblait heureusement ne pas se rendre compte de son état. Une accalmie suivait la crise, si l'on peut appeler accalmie un abattement complet, une sorte d'anéantissement physique et moral. Sans volonté, sans surprise ni révolte, il se laissait conduire avec la docilité d'un enfant bien dressé. On eût même dit qu'il éprouvait une certaine satisfaction à quitter cet hôtel ; car, quand il monta dans la voiture, il poussa un soupir d'allègement. Il ne se rendait sans doute pas compte de son état ni de l'endroit où on le transportait : le regard fixe, la pensée ailleurs, loin, bien loin des choses de la terre, dans l'*au-delà*.

Quand nous descendîmes de voiture à la porte de l'établissement situé dans les *suburbs* et qui, au milieu d'un vaste jardin, avait l'aspect d'une somptueuse maison de maître, son visage exprima une vive surprise.

Je pensais qu'il reprenait ses sens, revenait à la vie réelle, et je lui dis :

— Père, vous serez bien ici. C'est l'affaire de quelques jours de repos. Vous en aviez besoin.

Il répondit :

— L'argent? où est l'argent?

— Quel argent ? demandai-je.

— La valise ? qu'a-t-on fait de ma valise ?

Et, comme, interdit, je ne répondais pas, je n'osais répondre, un éclair de mémoire lui revint ; il porta la main à son front en poussant un cri étouffé, et me dit tout bas comme s'il me confiait un secret :

— C'est bien. N'en parlons plus... jamais... jamais!...

Le médecin aliéniste me dit :

— Nous allons assister à une nouvelle crise. Il vaut mieux vous retirer. Vous reviendrez demain.

Et à l'agent qui nous avait accompagné :

— Restez avec moi, monsieur Jackson, je puis avoir besoin de vous.

— Adieu, père — dis-je en lui tendant la main, au moment où il montait les marches du grand escalier. — A demain !

— Ah ! ah ! — répéta-t-il comme dans un rêve. — Demain! Demain ! oui, nous verrons demain.

J'attendis jusqu'à ce que se fût refermée la porte sur mon malheureux père, je remontai en voiture et je repris le chemin du centre de la ville.

Où allais-je ? Il m'en coûtait de retourner dans cet hôtel désormais sinistre pour moi.

J'avais songé à me faire conduire à la banque *Mac-Query, Quirk et Cie* où mon père avait de grands intérêts, mais il était trop tard ; depuis longtemps les bureaux en étaient fermés, et d'ailleurs je savais que les directeurs se rendaient chaque jour après la fermeture dans leurs riantes villas de la banlieue.

Je ne connaissais que vaguement Boston : je savais que c'était une ville morne, sévère, religieuse, où il est défendu de siffler, de rire et de parler haut dans les rues. Les puritains et les millionnaires y abondent; c'est la ville aristocratique par excellence. J'ajouterai : la ville intellectuelle, à cause du voisinage de l'Université de Harward. Je n'avais pris l'adresse d'aucun autre hôtel que celui où mon père s'arrêtait dans ses voyages ; il m'était donc indifférent d'aller dans un endroit ou un autre, et je dis au *cobman* de me descendre devant l'hôtel qu'il voudrait.

— Première classe? — me demanda-t-il.

— Non, non, classe moyenne.

C'était une mesure prudente, car je n'avais emporté qu'une somme des plus modestes, juste le strict nécessaire au voyage.

Dans la perquisition faite en ma présence par le coroner et le détective, l'on n'avait trouvé dans les vêtements de mon père qu'un portefeuille contenant de simples notes dont le magistrat s'était emparé et une vingtaine de dollars qui m'avaient été remis contre reçu.

Au bout d'un quart d'heure, mon cab s'arrêta devant la porte d'une sorte de pension de famille.

Aux coups de marteau, car, à la nuit tombée, la porte était close, une vieille dame à lunette et à l'air rébarbatif vint ouvrir.

— Que voulez-vous? — me demanda-t-elle d'un air dépourvu d'urbanité.

— Une chambre.

— De la part de qui ?

— De la mienne, — répliquais-je.

— De la vôtre? Ce n'est pas une recommandation suffisante. Je ne vous connais pas.

— Je suis le fils du docteur Kirby.

— Connais pas.

Voyant qu'elle se préparait à me fermer la porte au nez, j'ajoutai :

— Connaissez-vous le docteur Jameson?

A ce nom elle sursauta :

— Jameson! — s'exclama-t-elle, — si je le connais! Oh ! oui, le misérable! il a failli tuer ma fille.

Je ne pus m'empêcher de répliquer :

— Il a failli tuer mon père.

(*A suivre.*)

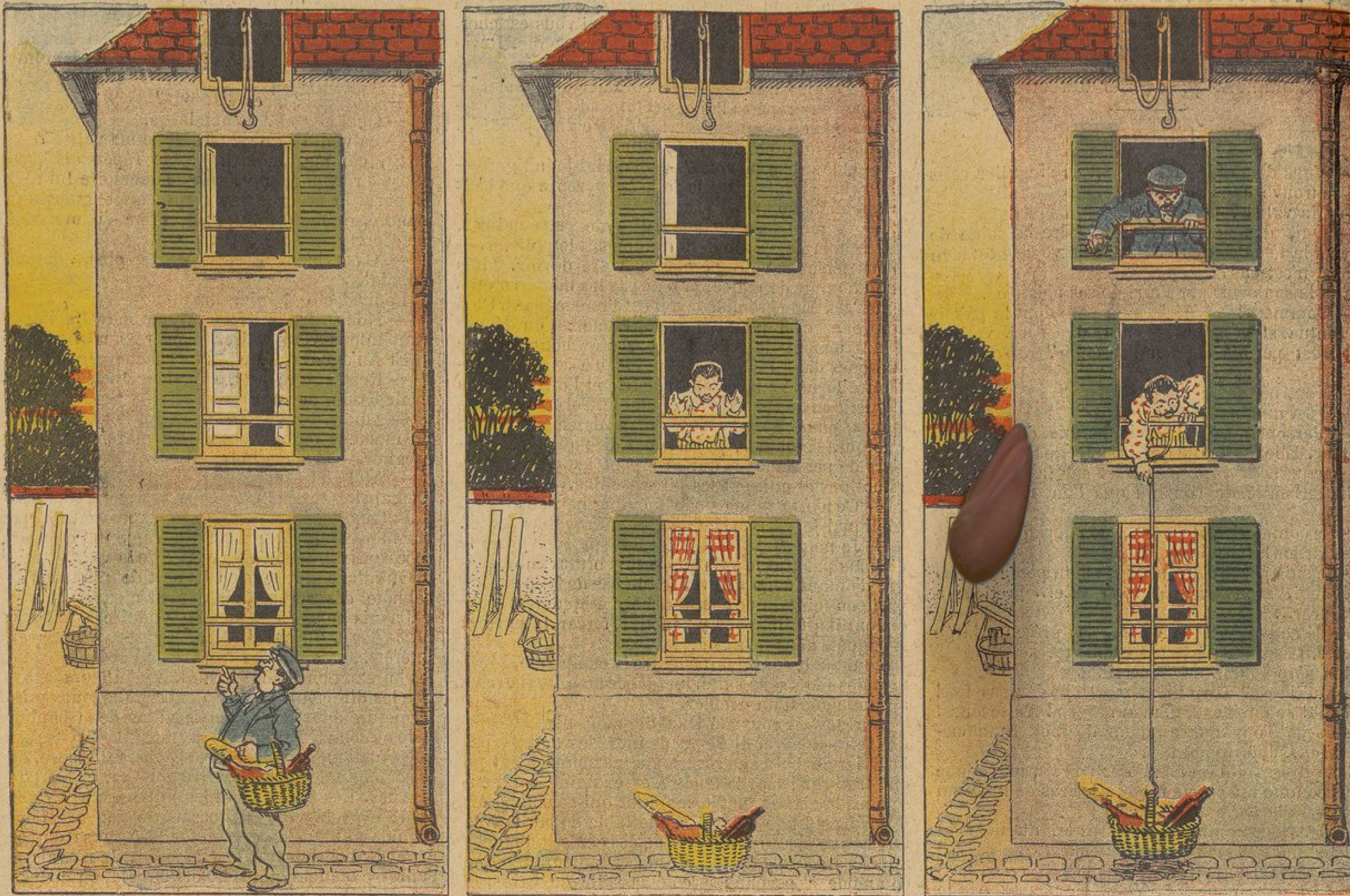
JOË KIRBY.

(Traduction d'Hector France.)

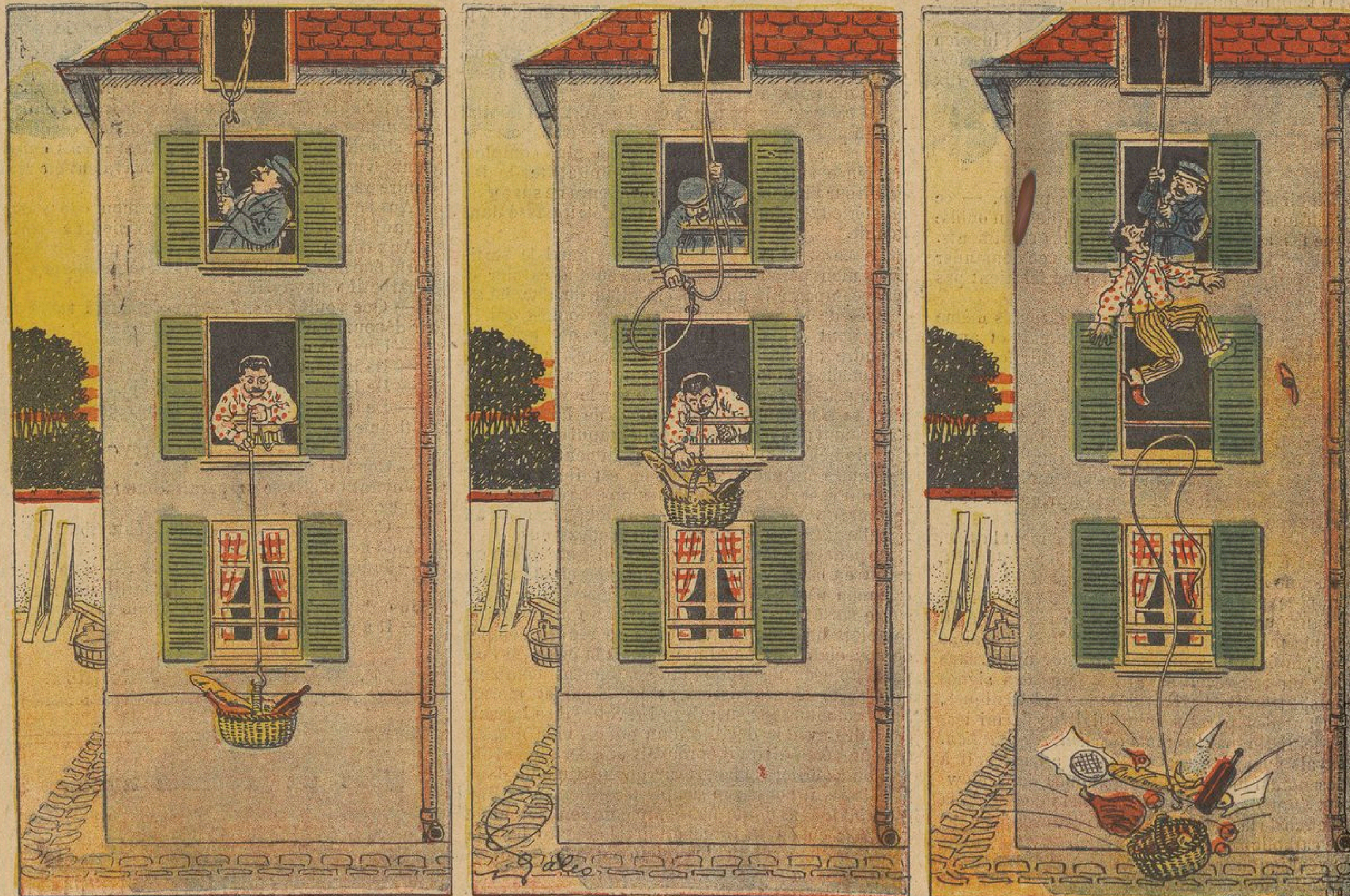
Dans un prochain numéro :

CONCOURS DE CONSTRUCTIONS pour les petits.

SOUVENT EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE, par FALCO



Je serais vraiment bête de me fatiguer à monter ce panier... quand j'ai cette poulie là-haut, à ma disposition.



— !!!

LA PLANCHE DE GOURDIFLOT, par G. LION



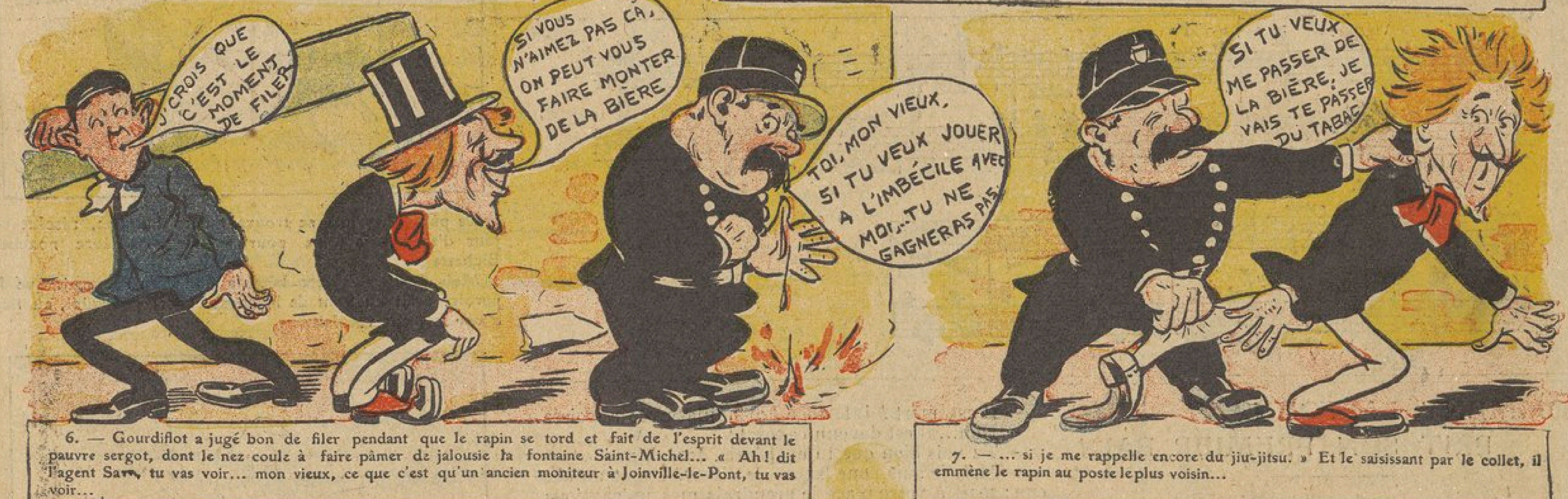
1. — « Viens par ici, toi, hé, Gourdiflot!... » Ainsi s'exprimait M. Ducopeau, menuisier, patron du jeune apprenti... « Tu vas prendre cette planche sur ton épaule et tu vas aller me la porter 740, rue Montmartre; et tâche de presser le mouvement.

2. — Gourdiflot presse le mouvement et pan!... il est tellement préoccupé de ne pas perdre l'adresse qu'il oublie que la porte n'est pas ouverte et qu'il rentre la moitié de sa planche dans un carreau qu'on avait posé le matin même.

3. — Enfin il sort... Il déambule à travers les rues de la capitale toujours chargé de son encombrant colis. Chacun s'écarte sur son passage car Gourdiflot marche dans la rue comme s'il cheminait seul dans le Sahara.

4. — Tout à coup, au détour d'une rue, il rencontre un obstacle. Gourdiflot, sortant de son rêve, s'aperçoit qu'il vient de rentrer dans la joue d'un rapin qui lisait son journal. Celui-ci, furieux, repousse d'un tour de main l'objet... et v'lan...

5. — ... un pauvre sergot de planton, l'agent Sava, reçoit le choc en retour en plein sur son appendice nasal... Il en voit trente-six chandelles, un véritable feu d'artifice... lui, justement qui, à ce moment-là, rêvait aux douceurs de la retraite... (aux flambeaux pour l'instant) et aux plaisirs de la vie champêtre.



6. — Gourdiflot a jugé bon de filer pendant que le rapin se tord et fait de l'esprit devant le pauvre sergot, dont le nez coule à faire pâmer de jalousie la fontaine Saint-Michel... « Ah! dit l'agent Sava, tu vas voir... mon vieux, ce que c'est qu'un ancien moniteur à Joinville-le-Pont, tu vas voir...

7. — ... si je me rappelle encore du jiu-jitsu. » Et le saisissant par le collet, il emmène le rapin au poste le plus voisin...



8. — ... où il est reçu avec tous les honneurs dus à son rang; l'agent Sava lui décoche son coup de pied favori, l'agent Bajule un coup de tête magistral et l'agent Tambois un coup de poing qui lui met son haut de forme en accordéon. Voilà bien la justice humaine.

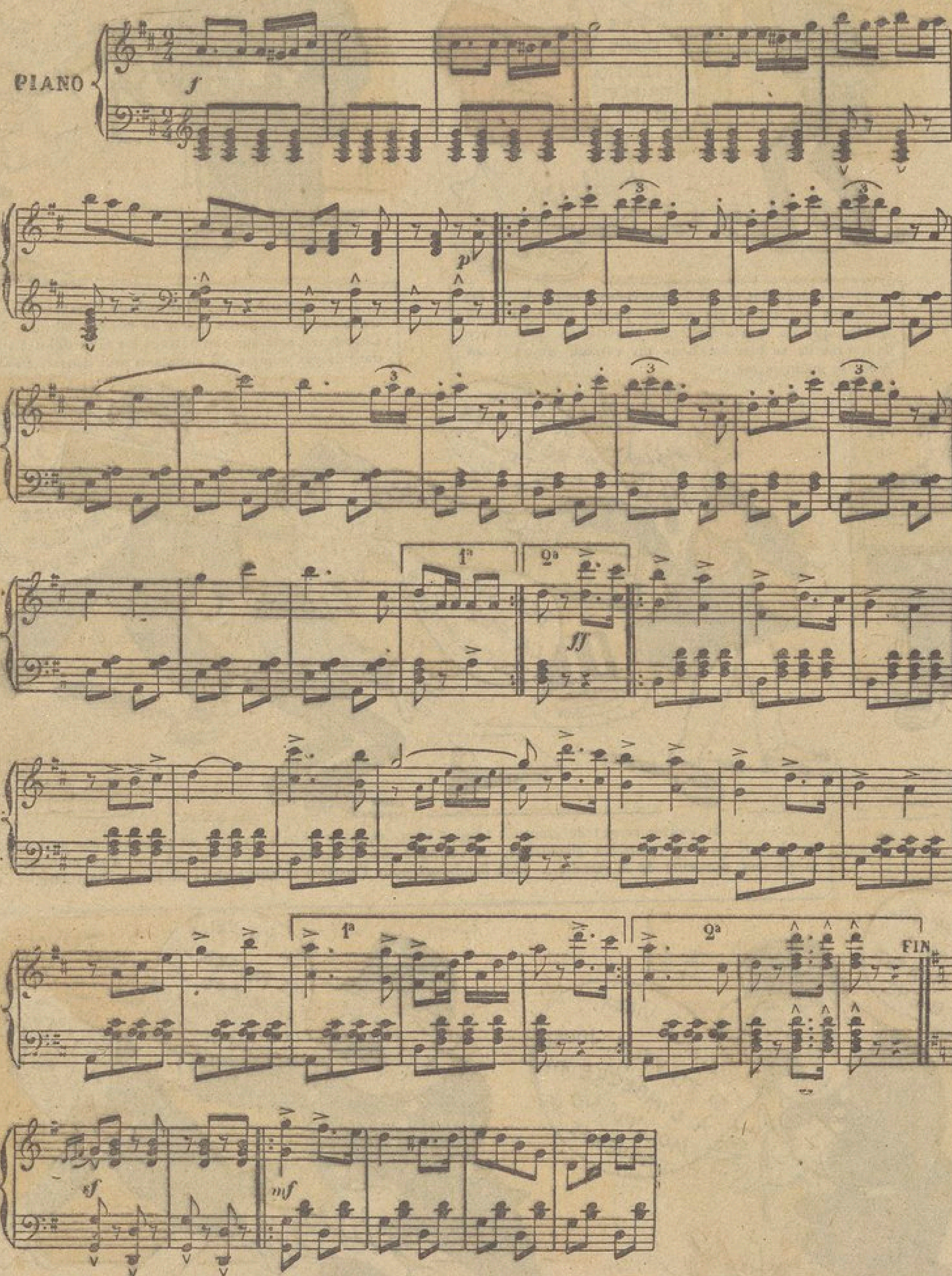
9. — Et pendant ce temps-là Gourdiflot errait avec sa planche. Et non seulement il ne se rappelle plus le numéro donné par son patron, mais il a complètement oublié le nom de la rue; il ne sait plus si c'est la rue Montmartre, faubourg Montmartre, boulevard Montmartre ou à Montmartre qu'il doit aller. Quelle réception en arrivant chez son patron!...

POURQUOI PAS

— Veuillez descendre de ce compartiment, Monsieur, il est réservé.
— Récerbé, récerbé? A gui, che fous le temante un beu?
— A monseigneur l'archevêque.
— Eh! mon carson, gui fous tit que che ne sui bas l'argevêgue?

Marche des Cochères

POUR PIANO
PAR
J. BORGIS



A NOS LECTEURS

AMERICAN ILLUSTRÉ, soucieux de plaire à ses lectrices et à ses lecteurs, contiendra tous les mois une page de musique, ce qui ne manquera pas, nous en sommes certains, d'ajouter un très grand attrait à notre journal.

Le premier morceau que nous avons publié est *La Légende du Ver luisant*, poésie exquise du poète **Hugues Delorme**, sur laquel e le compositeur populaire bien connu **François Perpignan** a écrit une musique facile et charmante. Nous ne doutons pas que ce morceau ait été très goûté de nos lecteurs.

Sont en vente à La Librairie Mondiale, 10, rue de l'Université, à Paris, les morceaux suivants :

Appel d'Oiseau, fantaisie chantée, par François Perpignan.
C'est un rêve, valse boston, par François Perpignan.
Sur les flots, barcarolle, par Paul Fauchey
Marfa, mazurka russe, par Paul Fauchey
Gavotte du souvenir, par J. Borgis.
Eternels serments, valse boston, par J. Borgis.

PRIX

Pour piano	Net.	2 »
— Piano et Chant	—	2 »
— Chant seul	—	0 30
— Piano et violon	—	2 50
— Piano et mandoline	—	2 50
— Orchestre avec piano conducteur	—	2 »
— Chaque partie supplémentaire	—	0 20
— Harmonie ou fanfare	—	3 »
— Chaque partie supplémentaire	—	0 15

Chacun de ces morceaux est envoyé contre mandat ou bon de poste (les timbres-poste ne sont pas acceptés), sur demande adressée à la Librairie Mondiale, 10, rue de l'Université, Paris. (Ajouter 0 fr. 20 pour affranchissement.)

AU PLUS MALIN, par S. D'ALBA



Le père Chevriot, se trouvant dans la gêne, résolut un jour d'aller à la foire pour vendre sa chèvre nommée Bichette.

Mais la docile petite bête, à qui il ne manquait que la parole, avait eu vent de la chose. C'est pourquoi, au lieu d'avancer, elle reculait...



Seulement, le père Chevriot ne se prend jamais pour vaincu. C'est un vieux roué jusqu'au fond de l'âme... Si bien, qu'après avoir allumé sa pipe, il accrocha par les cornes, sur son dos, Bichette qui ne pouvait plus faire aucun mouvement.

COMMENT LARFOUILLAT PRIT SON PREMIER BAIN

La famille Larfouillat est honnête et travailleuse. M. Larfouillat est, comme il le dit lui-même, charbonnier de père en fils. Il fait dans le charbon, affirme-t il, et il n'en tire pas une mince vanité. Mais si ce négoce a du bon, il noircit considérablement l'épiderme. Larfouillat était donc du plus pur ébène, l'ébène d'un nègre authentique, quand il sonna à la porte du docteur Cuanha, le célèbre spécialiste.

Introduit dans le salon, Larfouillat feuillette consciencieusement le dernier *American illustré*, sur lequel il fixe énergiquement en noir les empreintes de ses pouces.

Le valet de chambre introduit enfin notre héros.

— Faut que je vous dise d'abord, monsieur le docteur, que je suis charbonnier.

— Ah! ah!

— Comme de juste. Or, le charbon, qui est bon pour les dents et pour l'estomac, est mauvais pour le cerveau. Il donne des idées noires...

— Vous êtes neurasthénique. Essayez donc de prendre des bains.

— Vous dites?

— Des bains.

Larfouillat sombre dans des abîmes de méditation. Enfin, son ordonnance rédigée, il se lève, met quarante sous sur le bureau du docteur et rentre chez lui en proie à une tristesse infinie. Il fait part du décret de la Faculté à toute la famille, y compris une vieille cousine qui hoche la tête.

— Un bain! Un bain! Y a rien de plus dangereux, d'abord. J'ai un neveu qui a pris un bain la veille de son conseil de revision, et il a attrapé un chaud et froid, le pauv' malheureux...

— Il est mort? interroge Larfouillat avec angoisse.

— Non... il est devenu caporal!

— Tu vois bien que tu exagérais, Joséphine!

— Moi, je suis pour laisser la liberté à tout un chacun; mais à votre place je prendrais mes précautions.

Larfouillat, soudain, se frappe le front; il a une idée de génie :

— Écoute, Mélanie, dit-il à sa femme, j'ai trouvé. Tu viendras avec moi à l'établissement de bains, tu resteras dans le *colidor*. J'emporterai mon cor de chasse avec moi et, tout le temps que je prendrai mon bain, j'en jouerai... Si jamais je m'arrête, tu enfonceras la porte, c'est qu'il me sera arrivé malheur... D'ailleurs, en cas d'accident, j'emporte un peu de sucre... une topette de vieux marc d'eau-de-vie, etc.

***

L'établissement de bains est somptueux. Il faut, pour y arriver, traverser un jardin où des dames en plâtre exécutent des danses grecques. Larfouillat arrive avec sa femme et son cor de chasse. La dame de comptoir survient.

— Madame, c'est pour la chose d'un bain.

On conduit le néophyte dans une cabine; sa femme s'installe devant la porte, à côté du pédicure de l'établissement, qui se met à lui conter ses opérations les plus intéressantes : « Le cor, lui dit-il, je suis comme votre mari, ça me connaît... »

En effet, au bout de cinq minutes, le quartier est réveillé par une fanfare affolante, coupée cependant de quelques intervalles qui jettent une crainte dans l'âme de la brave Mme Larfouillat. Enfin, au bout de vingt-cinq minutes, il sort frais et dispos, un peu éméché.

— Me voilà, dit-il; je crois que je suis guéri, cela va à merveille, jamais je ne me suis senti si bien portant. Si on savait ce que c'est qu'un bain, on en prendrait plus souvent; ce n'est pas terrible.

— Mais, s'écrie sa femme au comble de la stupeur, après l'avoir examiné; mais, mon pauvre homme, tu n'as pas pris de bain!

— Hein?... avec ça que j'ai pas pris de bain.

— Non!

— Si!

— Non que je te dis, tu es aussi noir que quand tu es entré.

— Voyons! voyons! j'en sais pourtant plus long que toi... là-dessus... j'en ai avalé au moins sept!

Larfouillat avait consciencieusement fait exactement ce nombre de grogs avec l'eau chaude de la baignoire, son sucre et son vieux marc d'eau-de-vie.... et absorbé ses sept bains avec son gosier!

H.

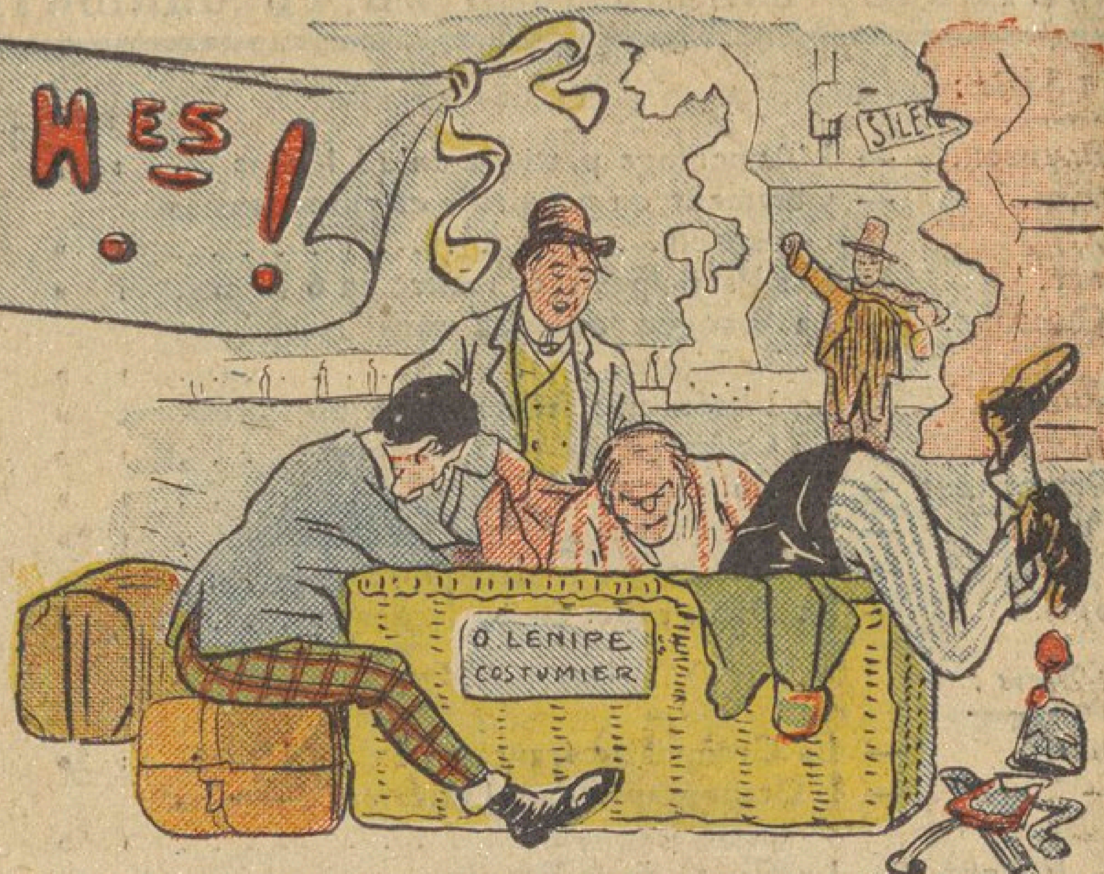
CE SOIR A HUIT HEURES! par NAY



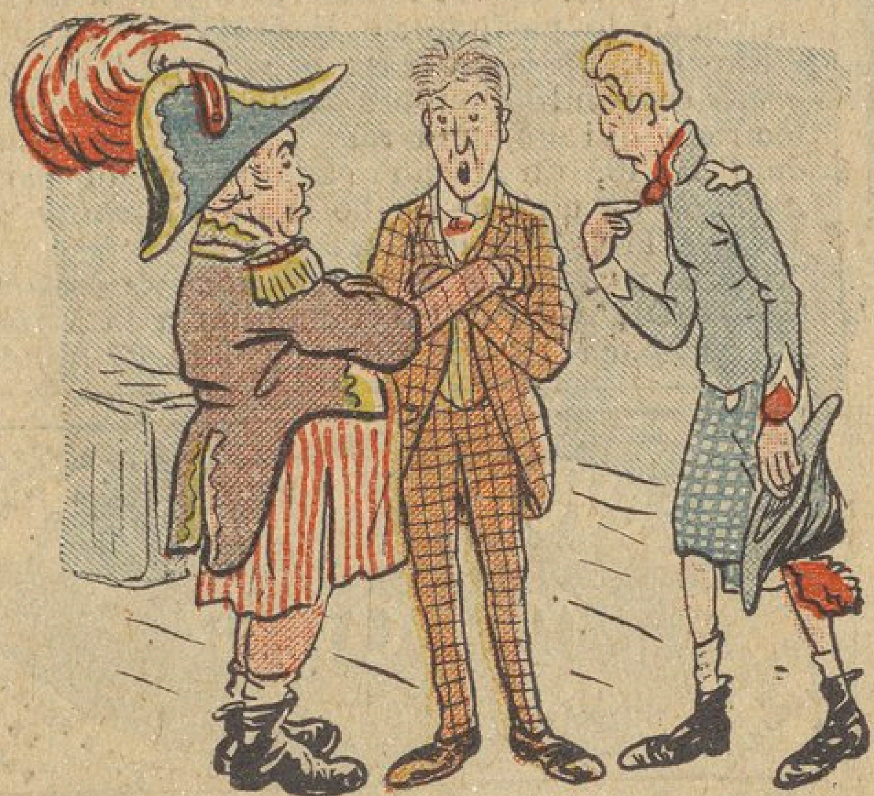
1. — Pour lors, c'est vous qu'êtes le directeur qui jouez cheu nous. Tâchez qu'on rigole.
— Soyez tranquille, vous vous amuserez!



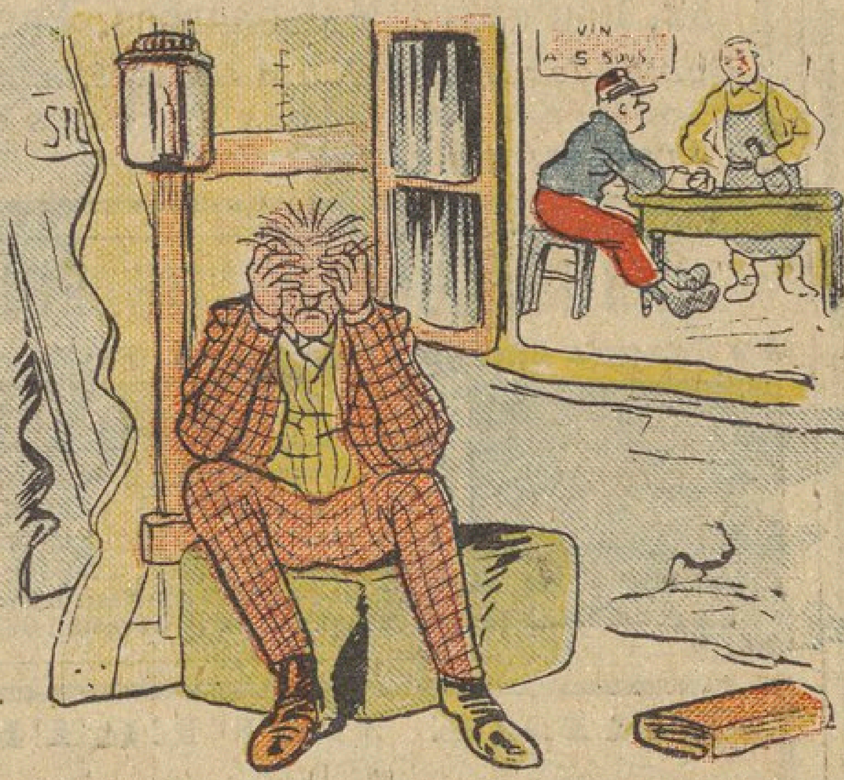
2. — Sur le soir, tous les habitants de Mocheville arrivent.



3. — Les artistes, dans les coulisses :
— Faut se dépêcher, on commence dans un quart d'heure.
— Surtout moi, je suis du I.



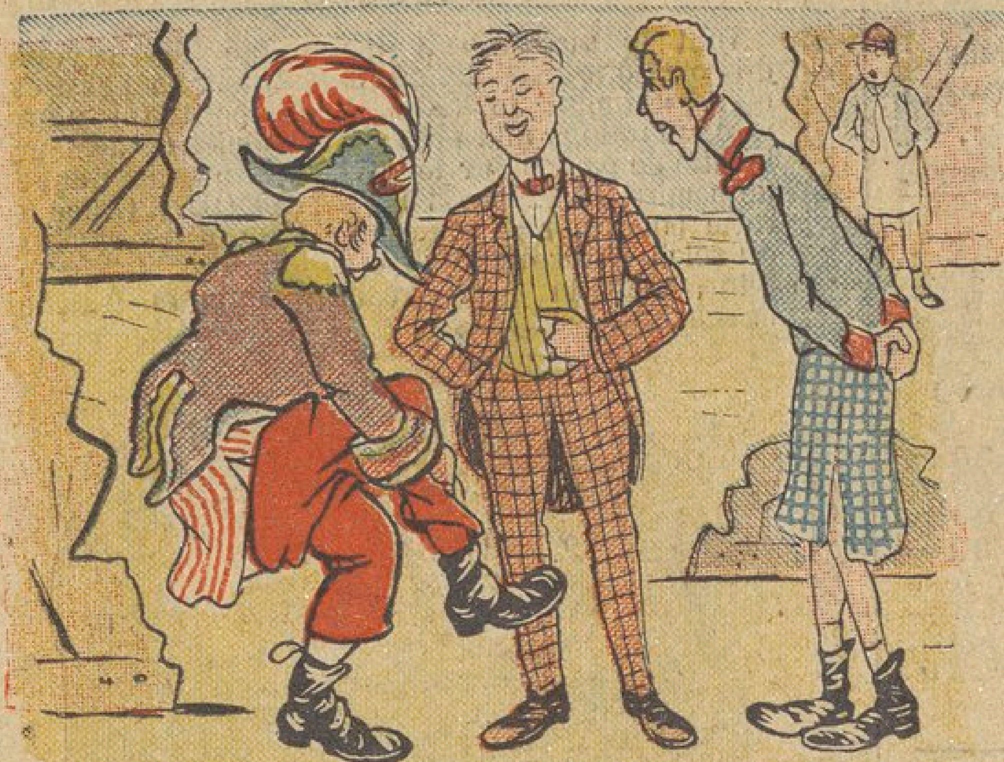
4. — Allons, dépêchons, crie le régisseur. Comment, encore en chemise?
— Ah! n'en parle pas. Moi le général, grand premier rôle, je n'ai pas de pantalon!
— Ni moi non plus, dit l'aide de camp.



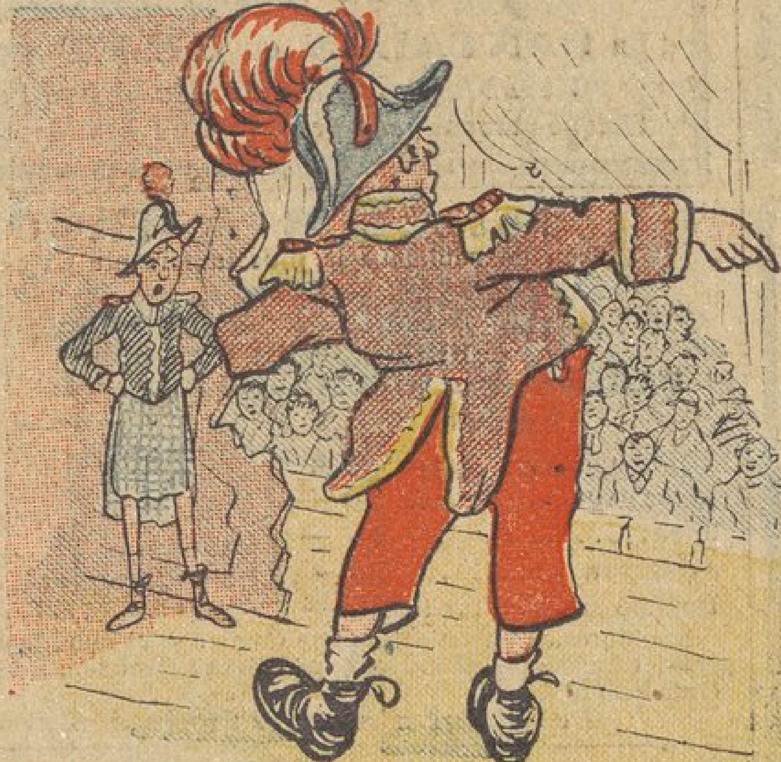
5. — Le régisseur s'arrache les cheveux.
— Juste au moment de commencer... Il me faut deux pantalons... Si seulement... tiens, voici un soldat... j'y cours.



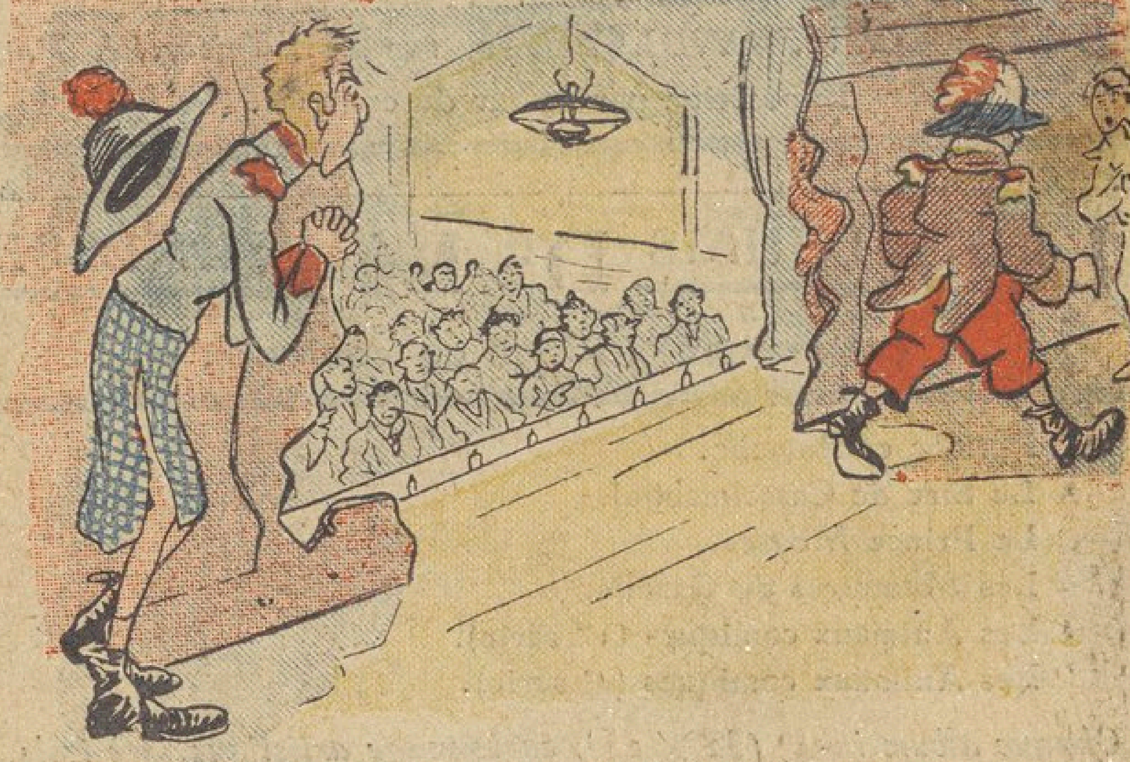
6. — Allons, brave soldat, viens avec moi...
— Mais j'ne veux point faire le bateleur.
— Vous aurez cent sous...



7. — Toi, Tapagauche, mets le pantalon, tu entres en scène et dès que tu auras fini, tu sors à gauche où t'attend l'aide de camp qui le mettra à son tour...



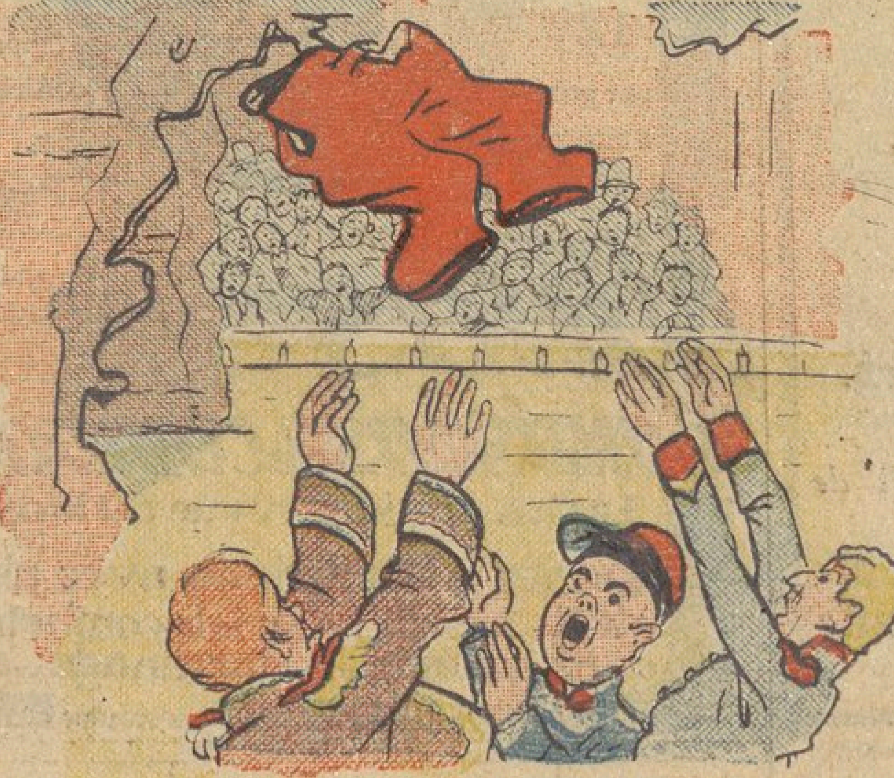
8. — Le rideau est levé. Le général joue son rôle, sans oublier une pose superbe, faisant valoir la richesse de son costume



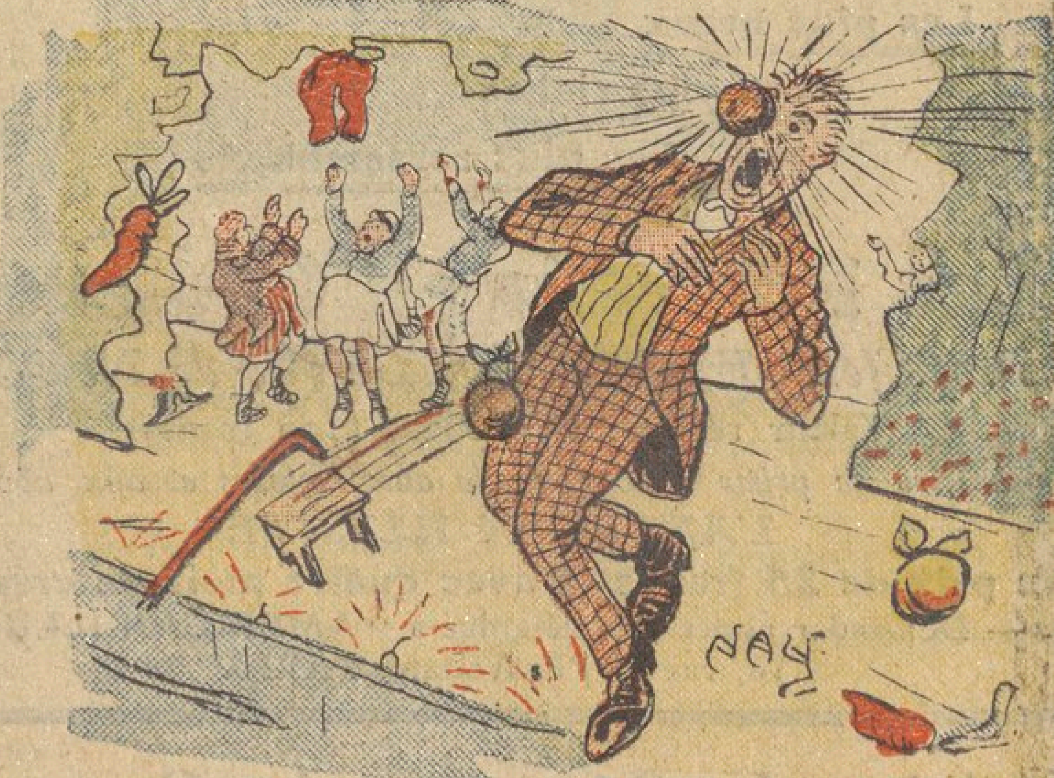
9. — Pendant que le public riait à gorge déployée, tout à son rôle, il oublie le côté de sortie.
— Ah! l'imbécile! rugit l'aide de camp...



10. —... Sachant qu'on ne peut communiquer par le fond de la scène.
Heureusement Tapagauche s'est aperçu de la bévue et lance la culotte à travers le *plateau*.
— Tiens, attrape et mets-la! clame-t-il
Le pantalon voltige en l'air et...



11. — ... par malheur reste accroché à un morceau du décor.
Le public pousse des cris de joie
— Tiens, un drapeau...
— Non, c'est un épouvantail à moineaux



12. — Sous une pluie de quolibets et d'éclats de rire, le régisseur, et les acteurs en chemise s'élancent sur la scène pour attraper le pantalon accroché.
— Mesdames et messieurs, s'évertue le régisseur, nous avons perdu une culotte, mais à la place nous remportons une veste, il y a compensation!

Imprimerie Charaire, à Sceaux (Seine). *Le Gérant :* A. Adam.